

EMPIRE COLONIAL DE LA FRANCE

L'INDO-CHINE



Cochinchine

Cambodge

Laos

Annam

Tonkin

COLLECTION COURTELLEMONT

PRÉFACE PAR MARCEL DUBOIS * * * * * TEXTE PAR
GERVAIS-COURTELLEMONT, * * * * * VANDELET, ETC. * * *
LIBRAIRIE DE PARIS FIRMIN-DIDOT ET C^{IE} 56 RUE JACOB
LIBRAIRIE COLONIALE AUGUSTIN CHALLAMEL 17 RUE JACOB



Le
royaume
du



CAMBODGE



Le royaume du Cambodge

De Saïgon à la capitale du Cambodge, le voyage est facile et agréable. En tout, deux heures de chemin de fer et vingt heures de navigation fluviale.

Les deux heures de chemin de fer paraissent courtes à travers les rizières, coupées d'innombrables arroyos que bordent des palmiers d'eau, des bambous et des cocotiers. Nombreux sont les paysans occupés aux travaux des rizières, réunis par groupes, et c'est plaisir de les voir faire joyeusement leur besogne en riant et en chantant. — La chaloupe des Messageries fluviales attend l'arrivée du train : embarquons-nous. Le fleuve est large et profond, ses rives sont belles ; nous glissons sur ses eaux tranquilles et, jusqu'au soir, sans nous lasser, nous pouvons admirer de perpétuels changements de décor.

Winh-Long dépassé, l'atmosphère devient moins lourde et, dès notre arrivée au Cambodge, nous éprouvons la sensation d'un nouveau climat, moins humide, moins obsédant que celui de la Cochinchine. Les nuits sont fraîches sur le fleuve ; à la condition de tenir sa moustiquaire bien close, on passe une nuit excellente à bord.

Au réveil, c'est un enchantement. Sur le ciel rose, les étranges silhouettes des monuments cambodgiens et les fines dentelures des aréquiers. L'eau du fleuve, qu'aucun souffle n'agite, les reflète ainsi que les flocons roses du ciel. — Nous arrivons à Pnom-Penh au soleil levant. On mouille, nous débarquons.

Sauf Kampoth, centre du commerce des poivres, Pnom-Penh est la seule place vraiment importante du royaume. Sa position est d'ailleurs unique ; à Pnom-Penh, se croisent les bras du Mékong : le Tonlé-Sap (bras du lac qui dessert

Battanbang et Angkor); le Mékong, navigable du Laos jusqu'à la mer; le Bassac, qui arrose tout l'ouest de la Cochinchine et quelques riches provinces du Cambodge. — Sans compter les quarante chaloupes chinoises

qui sillonnent ces voies naturelles, un service tri-hebdomadaire relie Saïgon à Pnom-Penh, en passant par Mytho, Vinh-Long et Sadec. Ce service est assuré par des navires de Messageries fluviales jaugeant de 5 à 600 tonnes. Les postes de l'intérieur sur le Bassac, sur le Haut-Mékong, sur le Toulé-Sap, sont desservis journellement par la même

compagnie et par les chaloupes chinoises.

La ville de Pnom-Penh est, dans toute l'acception du mot, une ville jolie, séduisante, et dans laquelle il fait bon vivre. Les rues, macadamisées en pierre rouge de Bien-Hoa, courent sous des verdure; et ces deux notes, le rouge et le vert, dominant tout, débordant tout, nous reportent par la pensée aux paysages de Colombo et de l'île de Ceylan, analogie qui n'est pas pour nous déplaire. — Rues et boulevards sont bien alignés, coupés à angle droit, mathématiquement. Le souci de la ligne droite semble avoir tout primé et les ingénieurs, que la question d'argent n'arrêtait pas, ont voulu tout redresser, tout aligner géométriquement. Le cours du fleuve était sinueux : vlan! une ligne droite pour le boulevard qui le longe. L'écoulement des eaux se faisait par de capricieux arroyos : vlan! des canaux en ligne droite. On a d'abord édifié des ponts en rase campagne... pour



Pnom-Penh. — Le pont des najas.



Sépulture royale à Pnom-Penh.

creuser ensuite le canal qui devait passer sous leur arche. Tout cela a été très critiqué, a coûté très cher; mais dans l'avenir, on sera certainement satisfait d'avoir une voirie bien comprise que la mégalomanie des premiers ingénieurs aura dessinée à grands traits.

En 1889, Pnom-Penh n'était qu'une misérable bourgade, remplie de mares infectes, si nombreuses et si profondes, qu'on ne pouvait songer à les combler avec des terres apportées de l'extérieur, sans se lancer dans une ruineuse entreprise. On reprit donc un ancien projet conçu jadis par un roi du Cambodge et l'on creusa un canal communiquant avec le Tonlé-Sap par ses deux extrémités. Ce creusement fournit la terre nécessaire au comblement des mares et, grâce à l'exécution de ces grands travaux publics, Pnom-Penh est devenue une capitale digne de ce nom.

Au centre de la ville sont la place du marché et les rues adjacentes, bordées de magasins chinois. Tout cela très bien entretenu, très propre, très animé et très pittoresque. — Traversons le canal sur le joli pont des Najas. D'un fort bel effet artistique, ce pont, avec ses corps de serpents faisant parapet et leurs sept têtes de vipères hiératisées, s'épanouissant à chaque extrémité. Il est l'œuvre de M. Favre et a été terminé en 1892.

Dans des nids de verdure, s'élèvent les blanches maisons de la ville administrative et le dôme du Pnom domine ce quartier aristocratique. Entouré d'un admirable jardin public, ce monument pointe vers le ciel les flèches de ses pyramides et les toitures de sa pagode. Les sculptures, najas à sept têtes, génies, lions khmers, fourmillent sur les paliers du grand escalier et sur la plate-forme. Éléance, pureté de lignes, respect des traditions, tout l'honneur de l'architecte français chargé de la restauration de cet édifice. Il termina très habilement son œuvre à la grande joie du roi et de ses sujets qui y virent, d'après les présages de leurs légendes nationales, l'avènement d'une ère glorieuse pour le royaume.



Pnom-Penh. Lepnom.

Des enfants, vêtus de jaune, déambulent autour de nous. Ce sont de jeunes bonzes qui viennent de faire leur quête quotidienne et rentrent à la bonzerie voisine du Pnom, leur besace chargée de riz. Très pittoresque est cette bonzerie : des cases en bambous, élevées sur pilotis, qu'abritent des aréquiers et qu'entourent des

massifs de bananiers, servent de demeure aux innombrables bonzes qui se pressent autour des sanctuaires. Ces bonzes se divisent en trois catégories : d'abord, les élèves ayant de dix à quinze ans et qui ne sont entrés à la bonzerie que pour y



Bonzes quêteurs au Cambodge.

apprendre à lire et à écrire ; puis les élèves-bonzes qui complètent leur instruction de quinze à vingt-deux ans, par l'étude des caractères et des livres sacrés ; enfin, les bonzes ayant prononcé leurs vœux. Le costume est le même pour tous de la même couleur jaune canari. Il se compose d'une jupe plissée et fixée à la taille, d'une écharpe en sautoir de 15 à 20 centimètres de largeur environ, d'une longue pièce d'étoffe qu'ils portent un peu comme l'antique toge romaine. Les bonzes ordonnés, et ceux-là seulement, portent sur l'épaule gauche une large pièce d'étoffe plissée en accordéon.

Les bonzes sont régis par un code, dit code des bonzes, apporté de l'Inde en même temps que les livres sacrés et qui règle tous les actes de leur vie. —



Le manquement au vœu de chasteté est puni très sévèrement et entraîne l'expulsion de la pagode. Tous les crimes ou délits que peuvent commettre les bonzes sont prévus dans leur code. Ils doivent, chaque samedi soir, faire une confession publique



Bonzerie, à Phnom-Penh.

de leurs fautes et subir publiquement les punitions méritées; il leur est absolument interdit de boire des liqueurs fermentées, ils ne peuvent manger que de minuit à midi, mais rien ne les empêche de boire, fumer ou chiquer le bétel à toute heure.

Les bonzeries sont non seulement des écoles, mais aussi de véritables hôtelleries. Tous les gens de passage y sont reçus et nourris, c'est d'ailleurs pour cela que les bonzes vont quêter tous les matins. Et à cette quête sont astreints les fils du roi eux-mêmes. Aussi faut-il voir, dans cette coutume qui se perpétue à travers les âges, le symbole plus encore que le fait; il s'en dégage un grand enseignement philosophique : grands et petits, riches ou pauvres doivent, aux jours de leur adolescence, se confondre en une humilité commune.

Cette morale en action se retrouve dans la plupart des légendes mythiques qui constituent le fond de la littérature cambodgienne et tout, dans les préceptes religieux comme dans les récits historiques, tend à élever le niveau moral de ce peuple doux, foncièrement paisible et respectueux de l'autorité constituée.

Au sud du quartier européen s'étend la ville cambodgienne. Très animées en sont les ruelles ombreuses; les femmes, avec leurs cheveux taillés en brosse comme ceux des hommes, circulent, avenantes et gaies; leur costume, « sampot » et cache-seins, souligne leurs formes, généralement belles.



Pavillon cambodgien du palais royal.

A l'extrémité de la ville cambodgienne, s'élève le palais qu'habite le roi Norodom ; puis, la grande pagode royale qui vient d'être terminée et qui est, sans contredit, la plus belle de tout le royaume ; enfin, d'autres pagodes parmi lesquelles celle de l'éléphant blanc, et les étangs sacrés.

Le boulevard de la Pyramide, qui mène de la ville française dans ce quartier, est très fréquenté par la population européenne : à cinq heures, cavaliers, cyclistes, équipages, s'y rencontrent. C'est l'« avenue des acacias » de Pnom-Penh.

Le palais du roi n'offre à l'extérieur rien qui frappe l'œil du touriste. Une succession de cours aux murs tristes, dans lesquelles s'élèvent des petits pavillons en bois d'un style banal ; rien de grandiose ni même de bien ordonné. Les appartements privés sont quelconques, plutôt pauvres que confortables, avec tout un mobilier rococo et des arrangements disparates. Le roi Norodom y vit très retiré, recevant peu, de plus en plus désintéressé du gouvernement de son royaume, souverain attristé et déçu, cherchant une diversion à

son chagrin dans les représentations de ses bayadères et dans les menus détails de la vie du palais.

Les bayadères sont la véritable curiosité de sa cour. Pour la plupart d'origine siamoise, elles dansent pour le roi et ses invités, pendant des semaines entières, les pantomimes et les ballets les plus brillants. C'est un art prestigieux, et ses virtuoses savent, par leurs gestes et leurs attitudes, donner une telle vie à leurs scènes que, sans comprendre un traitre mot au poème lu par une des princesses pour servir de thème aux tableaux et aux actes, rien ne vous échappe du sujet ; on en suit, captivé, toutes les péripéties. Richement vêtues de soie et d'or, les danseuses ont grand caractère ; pour les costumer, on a consu sur leur corps nu des étoffes de soie afin d'en mieux mouler la forme et, sur ces maillots ultra-collants et improvisés, on applique de riches broderies, de lourds ornements d'or et de pierreries.

Assistons à une de leurs représentations :

Un essaim de vingt-cinq danseuses entre en scène ; elles s'avancent au son d'une musique très fortement rythmée. En tête, sont les premiers sujets, les « étoiles » : Roi et Reine, pages, guerriers, Roi des singes, Yacks, toute une série de personnages légendaires. — Le roi s'assied sur un trône, ayant deux princesses à ses côtés,

et devant lui défilent les princes guerriers. La reine arrive, dansant un pas lent et solennel; elle relève de couches, car on apporte, avec un cérémonial très compliqué, un nourrisson emmaillotté; mais, horreur!... c'est une affreuse poupée de bois qui est présentée au roi, cependant que la reine, entourée de ses femmes, repose à terre, toute à sa souffrance et anxieuse de ce que pensera le roi de son enfant. Mais celui-ci, brusquement s'est dressé, il descend de son trône et danse un pas furieux en présentant à la reine la poupée de bois. La reine s'évanouit. La fureur du roi ne connaît plus de bornes. Évidemment, c'est le fruit de l'adultère avec quelque monstre de la forêt, quelque génie, quelque yack. Il ordonne de chasser la reine que des pages entraînent...

Entre alors une « étoile » qui esquisse son pas le plus savant pour essayer de calmer la douleur du roi. Celui-ci s'intéresse peu à peu au jeu de la bayadère et, pour lui marquer sa satisfaction, quand elle termine sa danse, l'invite à s'asseoir près de lui. Mais le trône n'est pas large, et pour lui faire place, il se dérange un peu sur la gauche. — Entre une deuxième danseuse qui, à son tour, rythme un pas des plus séducteurs. Elle charme aussi le roi, sans doute, car il l'invite à venir s'asseoir à sa droite. Grand émoi de la première danseuse, qui bondit dans l'arène et essaye de surpasser sa rivale et de la supplanter dans le cœur du roi. Elle y réussit, car il la rappelle à ses côtés et, pour lui faire place, recule encore un peu plus vers le bord de son trône. Le manège continue, tant et si bien que le monarque est enfin littéralement dépossédé de son siège par les deux rivales et c'est lui, maintenant, qui leur sert de spectacle et danse avec des déhanchements comiques.

Mais des guerriers et des princes font irruption dans la salle et c'est une chevauchée devant le roi, qui rougit de sa déchéance et chasse les deux courtisanes.

A ce moment un compère, figurant un paysan quelconque, se lève dans l'assistance et vient dénoncer au roi la substitution d'enfant dont la reine a été victime à l'instigation des deux bayadères. Grand tumulté!

Les années ont passé, l'enfant a grandi et c'est en guerrier victorieux que ce fils réapparaît. Il entre, accompagné de pages et d'officiers, il enchante son père par sa bonne grâce et sa vigueur. Le roi l'appelle à ses côtés, sur le trône. La reine infortunée, portant



Dansuse du roi Norodom.

dans ses bras la poupée de bois que depuis des années elle couvre de ses larmes, est introduite : hiératique, statue vivante de la douleur, elle s'avance à petits pas. Le roi se jette à ses pieds, implorant son pardon, lui montre son vrai fils et jette avec horreur loin de lui la poupée. La reine comprend, pardonne, danse un pas d'allégresse, se prosterne devant le roi qui la relève et l'entraîne, laissant le trône à son fils

Ce sujet de pantomime, pris au hasard, démontre comment, avec des moyens d'une grande simplicité, ces artistes arrivent à produire des effets scéniques très émouvants. Sans aucun des artifices qui nous paraissent indispensables, les auteurs cambodgiens ont créé un théâtre dont l'esthétique est certainement aussi pure, aussi noble et aussi idéale que la nôtre.

La salle dans laquelle ont lieu quotidiennement ces danses a des apparences de hangar plutôt que de palais. Une charpente en bois supporte une vague toiture, sans plafond. Des nattes à terre et quelques potiches de Chine sont, avec quelques boules en verre de couleur comme les bourgeois de France en mettent dans leurs jardins, les seuls ornements du lieu.



Duo d'amour.



Les amoureux surpris par le roi des singes.

Les invités européens s'asseoient près du roi qui s'empresse de leur offrir d'énormes cigares et du champagne frappé, — pendant que l'orchestre cambodgien fait rage au pied de la tribune. Cymbales, flûtes, gongs, chapeaux chinois, cythares et luths, tout grince et gémit en une cacophonie de miaulements étranges. — Comme fond de tableau, la foule des courtisans, des princesses, des femmes du roi, tous demi-nus, accroupis sur le sol pour ne rien



Défilé des danseuses.

pour renouveler l'huile; esclave de l'étiquette, il rase le sol, courbé en deux, s'appuyant sur une main, sautillant avec des allures d'oiseau blessé.

En résumé, cette cour de Norodom, dernier vestige d'une grande et curieuse civilisation, offre encore un vif intérêt.

Elle contraste étrangement avec les mœurs européennes que nous importons en ce pays; aussi, abrègerons-nous la description, forcément banale, du palais de la résidence française. A l'extérieur, une construction d'une apparence confortable, mais sans caractère. Quant à l'intérieur, nous n'y pénétrons pas, pour éviter toute digression oiseuse sur les procédés de notre administration, irritante question qui a fait couler beaucoup d'encre, qui a même un instant passionné l'opinion publique en France, mais qui n'a pas sa place ici.

Qu'il nous suffise de dire que, pendant les premières années du protectorat, l'administration ne cherchait pas à attirer des colons européens, mais qu'elle leur témoignait plutôt de l'hostilité. Le gouverneur général actuel, M. Doumer, fait tous

perdre du spectacle. Personne, hormis les Européens, ne doit se tenir debout devant le souverain : ainsi l'exige l'étiquette. — et, pour vaquer aux soins du service, les domestiques sautillent et circulent à quatre pattes. — Pour tout éclairage, des lampes de bronze en forme de vasques où, dans l'huile de coco, plongent des mèches en coton filé. Un serviteur, une bouteille à la main, court de lampe en lampe



Roi et Reine du corps de ballet.

les jours de nouveaux efforts pour imprimer une direction toute différente à son administration et il paraît y réussir.



La colère du roi.

Nous avons, en outre, créé une jumenterie avec des sujets indigènes sélectionnés.

Nous croyons qu'il y a, dans l'élevage, une source de bénéfices assurés pour des colons entreprenants, actifs, munis de capitaux suffisants; car la demande de Singapour, Hong-Kong, Manille, va toujours progressant. Une des grosses difficultés à vaincre provient de la pénurie de fourrages dans laquelle on se trouve pendant les six mois de saison sèche et pendant les inondations. Nous avons obvié à cet inconvénient par l'utilisation des troncs de bananiers, hachés mécaniquement, comme fourrage. Les animaux, bœufs, buffles, chevaux, porcs, peuvent en manger toute l'année sans dégoût et sans fatigue. Or, la science prouve que le bananier est aussi nutritif qu'un bon fourrage de France. Humbolt déclare qu'il rend 500,000 kilos à l'hectare et il a cet avantage précieux de n'avoir pas besoin d'être fauché ni fané et

Un certain nombre de colons européens se sont, en effet, installés au Cambodge. Nous citerons : à Kampot, M. Kieffer (tabac, poivres et cafés), MM. Bonnotte et Bouillod (poivres); à Pnom-Penh, M. Gueugnier (indigo); à Prey-weng, M. Leblanc (maïs, ouate et ricin); à Tam-Long, M. Hartmann (rizières et élevage). Enfin, avec mon associé, M. Faraut, nous faisons : maïs, bananeraie, rizières, indigo et élevage.

En 1894, nous avons importé un troupeau de 22 vaches de la grande race de Ploërmel, pour créer de toutes pièces une race laitière. Nous avons également amélioré la race porcine par l'apport de reproducteurs de la race Craonnaise fournis par l'École d'agriculture de la Mayenne.

de fournir, après avoir donné ses fruits, une alimentation toujours fraîche, puisqu'on ne la recueille qu'au fur et à mesure des besoins. Notre bananeraie de quinze hectares suffit à un troupeau d'un millier de têtes. Nous croyons devoir attirer l'attention de tous les éleveurs des pays tropicaux sur cette précieuse ressource.

Le royaume du Cambodge a pour frontières : au nord, le Siam et le Laos ; à l'ouest, le golfe de Siam ; au sud, la Cochinchine ; à l'est, l'empire d'Annam. Sa superficie est d'environ 125,000 kilomètres carrés et sa population, très mélangée, Khmers, Annamites, Chinois, Siamois, Hindous, Birmans, peut être évaluée à deux millions d'habitants. Les Européens, fonctionnaires, commerçants et colons, sont au nombre d'environ quatre cents seulement.

En dehors des rues de la capitale, les voies de communication terrestre brillent dans tout ce pays par leur absence. La seule route carrossable est celle de Pnom-Penh à Kampot, mais, à proprement parler, rien n'a été fait encore pour doter le pays de cet élément de prospérité et, certes, sous le règne de Ang-Duong, le réseau des routes était plus considérable et mieux entretenu. Il est certain que l'administration voudra remédier à cet état de choses ; mais en attendant, les éléphants restent le moyen de locomotion le plus employé.

Transformés en omnibus dans la banlieue de Pnom-Penh, on peut voir les lourds pachydermes, portant leur breack à deux banquettes sur le dos, faire leur service régulier dans la principale rue du faubourg cambodgien où est installée leur station.

Avant d'être promus à cette dignité d'omnibus, les éléphants ont eu à accepter leur cornac. Cérémonie curieuse dans laquelle les plus grands égards leur sont témoignés. Quinze jours avant la solennité, le candidat cornac a prodigué ses soins et nourri de sa main son éléphant. Le soir de l'investiture, l'animal est entouré de bougies allumées, le postulant conducteur se prosterne devant lui et lui adresse un discours bien senti pour l'engager à le prendre pour cornac. D'ordinaire, l'éléphant écoute ce discours en balançant sa trompe ; s'il lève sa patte pour la présenter au cornac, celui-ci est accepté, mais si ce témoignage d'amitié lui est refusé, il renoncera à le conduire et cédera la place à un plus heureux. Il n'y a pas d'exemple que l'on passe outre à cette décision de l'éléphant. Dans ses commandements, le cornac parle à sa monture comme à une grande personne raisonnable. Il lui dira : Éléphant, viens ici, — Éléphant, arrête-toi, — Éléphant, marche plus vite, etc. Avant de prendre place sur le dos du personnage il importe, paraît-il, de lui faire un petit boniment pour se recommander à sa sollicitude, à défaut de quoi, sans égards pour l'impoli voyageur, il le fera brutalement passer sous les branches des arbres sans prendre la peine de les briser avec sa trompe ou bien encore, sous prétexte de se

rafraichir, se servira de celle-ci pour asperger son cavalier à la traversée des rivières!...

De son naturel, le Cambodgien n'était pas commerçant; à notre contact, il ne l'est pas encore devenu. Vivant de peu, il se contente de demander au sol le strict nécessaire. Sa sobriété est grande. Il ne connaît pas le luxe. S'enrichir n'est pas son objectif; il n'a pas de besoins. Sa notion des affaires, du commerce de transactions, est presque nulle. On ne trouve pas au Cambodge, dans les provinces ni dans la capitale, un seul magasin tenu par un Cambodgien.

Le chiffre connu des importations s'élève à 10 millions de francs environ. Celui des exportations à 28 millions. Sauf pour les marchandises européennes importées, ce trafic est entre les mains des Chinois. Les Célestes ont monopolisé l'exportation, ils se répandent dans les provinces et, à force de travail, de volonté, de sobriété, d'endurance et, il faut le dire, d'habileté commerciale, ils rendent la concurrence impossible. Le Chinois fait des avances sur toutes les récoltes : c'est un moyen de s'assurer les produits de la terre. S'agit-il de petites opérations : il fera des échanges en nature, se contentant souvent d'un bénéfice très minime. Il est impossible aux Européens de lutter sur ce terrain, les armes sont trop inégales. Loin de nous l'idée de décourager les audacieux qui voudraient tenter la fortune au Cambodge, — car il reste une marge très suffisante aux Européens dans l'importation, la banque et l'industrie.

Il nous paraît utile de signaler ici un gros obstacle au développement du commerce de la métropole avec ses colonies en général, et avec l'Indo-Chine en particulier. Ainsi, les matières

premières qui sortent du Cambodge pour être manufacturées en Europe se vendent très mal si elles sont expédiées directement par une maison du Cambodge à un port français. Mais, ces mêmes matières, envoyées à Hong-Kong ou à Singapour à des maisons anglaises, seront dirigées sur Londres où elles trouveront des ache-



Omnibus cambodgien.

teurs français qui, naturellement, paieront la commission, l'intermédiaire, les manipulations diverses, frais de transbordements et d'entrepôts. Il faudra donc, si l'on veut remédier à cet état de choses (et cela est de toute nécessité, une condition *sine qua non* pour réussir), il faudra que le commerçant qui voudra



Station d'omnibus à Pnom-Penh.

s'établir au Cambodge soit le correspondant intéressé d'une maison de France. Celle-ci placera elle-même, directement, les produits qu'elle recevra, de même qu'elle achètera, dans les meilleures conditions, les articles qui lui seront demandés en échange. Ce procédé, employé par une maison de Saïgon lui a créé une situation des mieux assises et des plus prospères.

Que dirons-nous des mines? Les seules connues sont celles de la province de Kompong-Swaï, dans lesquelles le fer affleure. Des rapports de M. Fuchs, ingénieur en chef des mines, il résulte que ce minéral peut avantageusement soutenir la comparaison avec les plus cotés de la Suède. La mise en valeur de cette mine de Kompong-Swaï serait d'autant moins coûteuse qu'elle se trouve au centre de forêts vierges très étendues. (La main-d'œuvre indigène permet de se procurer un mètre cube de bois pour un franc.) Des capitaux français qui se grouperaient pour l'exploitation de Kompong-Swaï et de Pnom-Dek (montagne de fer) réuniraient toutes chances de succès. Le débouché de toutes les voies ferrées en cours de construction en Indo-Chine et projetées dans tout l'Extrême-Orient, les besoins toujours croissants de la civilisation dans ces pays, assureraient à cette entreprise un chiffre d'affaires considérable.

Quant aux carrières, nous n'en parlerons que pour mémoire : elles sont encore trop peu connues. Nous mentionnerons seulement les calcaires de Kompong-Leng et de Pnom-Caulang exploités par M. Perruchot pour la fabrication d'une chaux très estimée par le service des ponts et chaussées. Sa valeur, sur les places commerciales de la Cochinchine et du Cambodge, est le double de celle des chaux de coquillages.

L'industrie indigène semble nulle, ou à peu près, à nos yeux d'Européens, en ce sens qu'on ne trouve nulle part une usine, une fabrique quelconque, sauf quelques briqueteries, des poteries et des scieries. Par contre, l'indigène est d'une habileté

consommée pour fabriquer tout ce dont il a besoin. Il fabrique ses tissus de coton ou de soie, il est teinturier, fait lui-même son bateau, sa charrette à bœufs, sa charrue et les autres instruments d'agriculture, de pêche, de chasse. Il n'a besoin ni d'architecte ni d'entrepreneur pour construire sa maison : elle est simple, il est vrai, mais elle lui suffit. — Le Cambodgien est donc, au fond, très industriel sans qu'il y paraisse. Mais très imbu de ses coutumes, il est routinier et, par suite, hésitera beaucoup à changer ses instruments de production.

L'industrie européenne est représentée dignement au Cambodge. Nous y voyons une usine électrique qui éclaire toute la ville de Pnom-Penh et distribue dans toutes les habitations l'eau du Mékong qui a été reconnue par le laboratoire comme très pure et très saine; une fabrique de glace alimentaire, une indigoterie, deux ateliers de forges et de construction, deux imprimeries, une usine à égrener le coton, une huilerie à vapeur, une chaufournerie, une distillerie à vapeur. Pour toutes ces créations de date récente, on peut augurer dans l'avenir une progression constante, car le pays manque, notamment, d'usines à décortiquer le paddy, à blanchir le riz, de presse hydraulique ou à vapeur pour l'emballage, de fabriques de teintures, de scieries mécaniques, chantiers de construction et réparations pour les bateaux et les chaloupes, de savonneries, de papeteries, etc., etc.



Fabrication de l'alcool de riz, procédé chinois.

La chambre mixte du commerce et de l'agriculture du Cambodge a émis un vœu en faveur de la création, dans l'intérieur du Royaume, d'écoles françaises dans lesquelles le Cambodgien, par le contact plus fréquent avec l'Européen, se ferait beaucoup plus vite aux coutumes, aux habitudes de notre race et adopterait plus facilement nos procédés.

L'enseignement français au Cambodge est, en effet, à organiser de toutes pièces ou à peu près. Il doit, comme partout, tendre à développer l'intelligence des enfants, à les moraliser, à leur donner une somme de connaissances utiles. En tenant compte du rôle particulier de la France dans nos colonies d'Extrême-Orient, notre devoir est de répandre dans la plus large mesure l'usage de notre langue, de nos idées, de nos aspirations. La propagation de notre enseignement rapprochera de nous le Cambodgien et le fera échapper au danger de certaines influences. Dans ce but, des écoles primaires devraient être ouvertes dans les provinces.

Nous devons aussi, pour la main-d'œuvre industrielle dont nous aurons besoin, nous préoccuper de la création de l'enseignement professionnel. Par ce procédé, nous développerons chez les enfants indigènes le goût des métiers et des professions manuels et nous apporterons de la sorte à la colonisation, à l'industrie et au commerce, un élément qui, jusqu'à présent, lui a complètement fait défaut. En même temps, nous ouvrirons aux Cambodgiens une voie nouvelle qui leur procurera des situations avantageuses tout en contribuant au progrès de la fortune publique. — Enfin une large part doit être faite à l'enseignement agricole.

Il y a lieu d'espérer qu'avec le nouveau programme du gouvernement le Cambodge, pays d'agriculture par excellence, verra se multiplier les plantations dirigées par des Européens. Les élèves sortant de nos écoles y trouveraient des débouchés, soit comme chefs de culture, soit comme agriculteurs exploitant pour leur propre compte.

Un collège à Pnom-Penh rendrait des services appréciables en formant des interprètes, des secrétaires, des télégraphistes, des instituteurs, des comptables, des employés de commerce. Cet établissement devrait être ouvert aux Asiatiques de toutes nationalités. L'enseignement y étant pratique et adapté aux besoins du pays, il serait certainement très fréquenté et l'on éviterait de faire des déclassés. C'est là une question de programmes que l'administration devra étudier tout particulièrement.

Pour terminer cette étude, nous répondrons ici à une question qui nous a été souvent posée :

« Un homme intelligent, travailleur, muni de capitaux et de connaissances, a-t-il plus de chances de faire fortune au Cambodge qu'en France? »

Sans hésiter, nous répondons : oui, car le Cambodge est plein de ressources.

Mais encore faudra-t-il que cet homme qui s'expatrie ne s'attache qu'aux choses qu'il a apprises et ne s'avise pas, par exemple, de faire de la culture s'il est mécanicien. Il devra mettre en pratique les connaissances spéciales qu'il possède.

Le climat est sain, un des meilleurs de l'Indo-Chine. La saison fraîche y est très accentuée, en décembre, janvier et février; les pluies sont moins abondantes, l'atmosphère plus sèche que dans les pays voisins. Beaucoup de colons peuvent prolonger pendant de nombreuses années leur séjour au Cambodge sans que leur santé soit altérée.

Les distractions saines, qui fortifient, ne manquent pas : la chasse, le cheval, le canotage. Le Cambodge, comme l'Inde, est le pays des grands chasses; le chevreuil, le cerf, le sanglier, l'éléphant, la panthère, le tigre, le bœuf sauvage y abondent.

L'alimentation est aussi facile et aussi variée qu'en Europe. Elle y est moins coûteuse. — Les maisons sont construites de façon à protéger contre la chaleur. — Le costume est léger, bien fait pour le pays. — Les femmes françaises s'y acclimatent et s'y plaisent. — On peut se fixer au Cambodge, y vivre. — Les habitants sont doux, obéissants; on y trouve facilement de bons serviteurs : boys, saïs et cuisiniers.

Le Cambodge peut-il devenir colonie de peuplement? Nous croyons pouvoir répondre par l'affirmative. La population est à peine de huit habitants par kilomètre carré, les terres vacantes constituent les neuf dixièmes environ de la superficie totale. — Le pays est inondé régulièrement; tous les ans le Mékong apporte au sol, comme le Nil en Égypte, une fertilité nouvelle par le limon qu'il dépose. Ce sol serait certainement mieux cultivé si les bras ne manquaient pas, si les capitaux se risquaient et si les moyens de communication étaient créés ou multipliés.

Le gouvernement devrait donc inscrire à son programme, comme un des sujets les plus urgents au point de vue économique, la question d'immigration, et nous savons que M. Doumer doit la trancher bientôt, car elle est intimement liée au développement des routes, des canaux et des chemins de fer.

Le régime de la propriété est, en ce qui nous touche, aussi satisfaisant que possible. Depuis 1898, tout Français obtient, à titre gratuit, sur une simple demande au gouvernement, les hectares de terrain dont il a besoin, à condition, bien entendu, que ces terrains soient disponibles. On a vu plus haut que la quantité d'hectares non cultivés et qui pourraient, par suite, être donnés en concession à des Européens, représente une superficie de plus de 100,000 kilomètres carrés.

Le Cambodge est, à notre avis, le pays qui donne le plus de productions naturelles, nous voulons dire celles qui viennent spontanément, sans culture et sans soins. Comme abondance, variété et richesse, il n'a pas de rival. L'indigène



LA VIGNE DE MM. VANDELET ET FABAUT, A PHNOM-PENH.

récolte et exporte chaque année des quantités considérables de produits provenant de la simple cueillette des forêts. On peut charger des navires avec la noix vomique qu'on n'a que la peine de ramasser comme chez nous le gland sous les chênes. Toute la gomme-gutte consommée dans l'univers provient du Cambodge. Elle n'y est pas cultivée; à la saison favorable, les paysans vont pratiquer des incisions en pleine forêt, sur des arbres qu'ils n'ont pas plantés, et recueillent la sève dans des marmites. Ils font évaporer à feu nu et versent la pâte dans des bambous. Elle est alors prête à livrer au commerce. — Le benjoin, le caoutchouc et la gutta se récoltent aussi facilement. — Les graines de cardamome, les amandes de nénuphars sont également des produits de simple cueillette. Enfin, richesses encore plus précieuses peut-être, sont les innombrables essences forestières : bois de rose, de teck, d'ébène et de santal utilisables pour l'ébénisterie, sans parler des bois de charpente et de menuiserie.

Les peaux de cerfs, de daims et de chevreuils, celles des tigres et des panthères, ainsi que l'ivoire des éléphants, les cornes des rhinocéros et les plumes d'oiseaux donnent lieu à d'importants trafics. De la forêt, les Cambodgiens tirent enfin la cire, le miel, les huiles de bois, les laques, etc., que l'exportation dirige sur la Chine et le Japon.

Mais le fleuve et le grand lac offrent bien d'autres ressources : c'est par millions de francs que se chiffrent annuellement les revenus des pêcheries; poissons séchés ou salés, colles, huiles et graisses, prennent à l'envi le chemin de la Chine, des Indes néerlandaises et de Manille, source intarissable de profits pour le Cambodge.

Les produits cultivés, rémunérateurs presque sans aléas, constituent une branche dont la variété est infinie, tels : le riz, le coton et son huile, le poivre, l'indigo, le café, les sucres de cannes et de palmiers, la soie, le maïs, les lentilles, les haricots, le tabac, l'ortie de Chine, la gomme laque, le thé, etc.

Quant aux procédés de culture des indigènes, ils sont des plus simples. Ceux-ci confient les semences au sol après le retrait des eaux, sans labour, sans amendement, sans aucune de ces façons culturales qui sont si coûteuses et si difficiles ailleurs. Et, à voir les résultats obtenus par des moyens aussi rudimentaires, on peut s'imaginer ce que l'initiative française pourrait tirer d'une culture intensive comme celle que les Hollandais pratiquent si fructueusement à Java.

Puissent nos compatriotes de France ouvrir enfin les yeux sur la source de richesse qui s'offre à leur activité dans ce beau pays cambodgien que j'aime profondément pour y avoir passé les plus belles années de ma vie et où j'ai le ferme espoir de finir paisiblement mes jours.

VANDELET.





LE LAOS



*Les rapides du Mékong en amont
de Pak-Nay.*

Le Laos



« Le Trentinian ».

UN grand fleuve traverse le Laos français, portant avec lui la vie et la richesse dans ce merveilleux pays. Descendu des hauts massifs tibétains, le Mékong roule ses eaux fécondes, tantôt paisiblement dans de riches vallées, tantôt furieusement par-dessus des roches chaotiques, franchissant les seuils qui semblaient vouloir lui barrer le passage mais que sa puissance a vaincus, déchiquetés, entr'ouverts.

Il en résulte que son cours se trouve divisé en plusieurs biefs plus ou moins navigables en toutes saisons ou simplement aux hautes eaux. Mais les obstacles qui séparent ces biefs sont pour l'instant infranchissables et le demeureront peut-être toujours. Tels les rapides de Khemmarat et les cataractes de l'île de Khone. En ce dernier point les deux bras du fleuve entourent l'île de chutes et de torrents, absolument impraticables à la navigation. Pour franchir ce passage on a construit un petit Decauville qui traverse l'île dans toute sa longueur et assure les communications par transbordement entre les biefs supérieurs et inférieurs.

Grandes furent les destinées du peuple laotien fixé sur ses rives, — grandes y seront les nôtres, si nous savons conquérir la nature par la science et les hommes

par la bonté. Mais saurons-nous agir aussi sagement, et refréner, dans une juste mesure, les âpres convoitises de ceux que hante l'unique désir de gagner de l'argent? Garderons-nous le souci du bonheur de ces populations si largement dotées des richesses de la nature? J'en fais ici l'ardent souhait, car les hommes qui vivaient depuis des siècles, si profondément heureux dans les pays édéniques que nous allons parcourir, méritent un meilleur sort que celui que nous réservons d'ordinaire aux êtres primitifs, — mais connaissant mieux que nous la joie de vivre, — que nous subjuguons, nous, barbares d'Occident, tristes, sans foi et quelquefois sans vergogne...

J'aime à me représenter parfois, en rêve, les aspects merveilleux des terres inhabitées, quand l'Homme n'avait encore rien gâté dans l'admirable harmonie de la nature... quand la terre était belle, et que, dans les forêts vierges, le murmure des eaux, le bruissement des feuillages et le gazouillement des oiseaux chantaient la gloire du Créateur. Et ce sont les paysages laotiens que mon souvenir évoque, paysages grandioses bien dignes d'avoir enfanté les merveilleuses légendes du pays khmer et inspiré les prodigieux artistes qui bâtirent, aux temps passés, les splendides monuments dont les siècles n'ont pu disperser les ruines.

O les belles légendes dorées du pays khmer, dont quelques manuscrits retrouvés et fidèlement traduits par Pavie nous font entrevoir les splendeurs. Mais les paroles humaines sont impuissantes à exprimer le charme mystérieux de ces contrées bénies, non plus que les idéales beautés des époques disparues.

La science a vaincu la nature, la vapeur a franchi les rapides et les sifflets stridents de nos machines troublent aujourd'hui le silence des solitudes profondes. L'écho répète leurs sourds mugissements... et c'est la Destinée!

Nous ne savons pas grand'chose de cette puissante civilisation khmer, mais nous pouvons y observer, entre autres faits saillants, que les préceptes moraux de Cakiamouni avaient à tel point moralisé les hommes de cette race que, du plus petit au plus grand, tous offraient l'exemple d'une grande dignité de vie. Floraison humaine que les âges ont dispersée et dont nous ne retrouvons plus que les vestiges sur les bords du Mékong. Et cependant, les premiers explorateurs sont d'accord pour rendre hommage à la beauté morale de ces populations, rameau détaché du vieux tronc aryen dont nous descendons comme eux.

*
* *

Gâté par une végétation luxuriante, ayant peu de besoins et pouvant facilement les satisfaire, content de son sort, quoi qu'il advienne, le Laotien se laisse vivre plutôt qu'il ne vit, il accepte d'une âme égale et sereine la souffrance qu'il oublie vite, d'ailleurs. Le Laotien est paresseux, plutôt par indifférence que par

calcul; il ne conçoit ni l'utilité de l'effort, ni la raison du travail régulier. Faire sa rizière, pour avoir du riz, — faire du commerce, pour se procurer de l'argent, — et manger son riz et son argent dans le doux farniente, ou au milieu des plaisirs de son choix, tel est son évangile épicurien.

Le Laotien a le caractère et la physionomie ouverts, aimables et gais. Il est excessivement doux, ses querelles se terminent par des éclats de rire. On peut vivre des années en ce pays sans entendre une dispute, sans voir deux indigènes en venir aux mains.

Fêtes locales, fêtes religieuses, renouvellement de l'année, tout est sujet à réjouissances publiques.

Les danses nationales tiennent une grande place dans l'existence de ces gens hantés de tradition. M. Massie s'exprimait ainsi à ce sujet : « Ces danses ressemblent à s'y méprendre aux danses mimées de l'Inde d'autrefois, que l'on admire, immobilisées, figées pour les siècles, sur les bas-reliefs des monuments, en ces nécropoles ensoleillées du Lahore et du Radjpoutana, — et que l'on retrouve, vivantes et jeunes immortellement, dans les pagodes et les palais où voltent des ballerines au teint de bronze et de cuivre.

« Gestes et chansons, figuration compliquée, l'harmonieux ensemble ne raconte jamais qu'une seule histoire, l'éternel poème de l'Amour.

« Et cela ne rappelle en rien les figures de nos danses européennes : c'est un spectacle complet — ballet, concert et pantomime à la fois — plus qu'une danse. La scène, si je puis dire, est divisée en deux parties : à l'arrière, sont debout les musiciens de l'orchestre, en avant se tiennent les danseurs; seul, un couple d'exécutants.

« Le public est acteur presque autant que spectateur : les sexes sont séparés, les hommes à droite, les femmes à gauche, comme dans nos églises de village; hommes et femmes, tout cela regarde, marque la cadence avec des batte-



Marché de Luang-Prabang.

ments de mains, et accompagne en sourdine le refrain de chaque couplet.

« Les deux danseurs tiennent à chaque main une petite chandelle allumée pareille aux « moccoletti » du carnaval romain. La clarté de ces chandelles brandies par les artistes, met en relief les visages des couples dansant et les beaux gestes dont l'ampleur et le rythme doivent être merveilleusement réglés, une brusque secousse risquant d'éteindre la chandelle, ce qui ne surviendrait qu'à la grande honte et dérision de l'exécutant maladroit.

« D'abord les deux danseurs se font vis-à-vis, placés assez loin l'un de l'autre, ils se rapprochent par degrés au cours de l'action que traduit la danse.

« C'est la femme qui commence l'attaque. La première figure du ballet exprime, de façon très originale et très précise, l'instinctive coquetterie féminine, même vague et sans objet; les poses et les gestes, en parfaite harmonie, évoquent pour le spectateur, sans doute ni hésitation possible, — oh, il n'y a pas à se tromper! — les ruses, malignités et mièvreries perfides de l'Eve éternelle et omniprésente, les chausse-trappes, souricières, miroirs à alouettes et pièges à loups, préparés pour la confusion et la perte du sexe fort.

« L'homme répond aux agaceries, mais d'abord assez gauchement, en lourdaud qui se méfie quelque peu, il n'est pas bien sûr, le naïf, que la coquette s'adresse à lui, » puis, comme dit énergiquement le texte de M. Massie, « il s'excite, et à son tour il papillonne. »

Le second et le troisième tableau mettent en action l'inconstance de la femme et, chez l'homme, les progrès et ravages du désir, déterminé et puis avivé par cette inconstance même. L'amoureux supplie et la femme devient moqueuse.

« Mais l'amoureux triomphe à son heure, dans le quatrième tableau, quand, prise à ses propres laes, la femme aussi s'éprend et mime après lui les désirs d'amour. C'est ici la fin du premier acte.

« Dans le second, plus calme et d'un grand charme d'intimité, les amoureux enfin fiancés, multiplient ces protestations et promesses de fidélité qui, écrit M. Massie, — suivent d'ordinaire les fiançailles.

« Au mariage, les bougies s'éteignent. »

Les femmes laotiennes travaillent plus que les hommes. A elles échoient les soins du ménage, de la cuisine, de la porcherie, de la basse-cour. A elles, le soin de décortiquer dès l'aube le riz qu'on mangera le jour,



Voiture d'enfant improvisée.

de soigner les jardins et de les arroser à la saison sèche, d'aller chercher l'eau à la rivière, de semer, piquer, repiquer, sarcler et récolter le riz, à la saison des pluies. Les hommes labourent, hersent et préparent les rizières, vont à la pêche et à la chasse, conduisent les pirogues et vont faire le commerce au loin. Le reste du temps, six mois sur douze souvent, ils se reposent. La femme travaille toute l'année, car c'est elle encore qui dévide la soie, file le coton, tisse les étoffes dont la famille trafique ou s'habille. Mais tout cela gaîment, sans hâte, dans une grande joie de vivre.

De fleurs se parent coquettement les belles jeunes filles pour aller au marché. Insouciantes et rieuses, bien faites, sveltes et élancées pour la plupart, elles ne rappellent en rien les magots chinois ou annamites. Une fois mariées, elles prennent moins soin de leur personne; les maternités précoces et nombreuses, les allaitements prolongés qui durent trois et quelquefois quatre ans, le travail continu, le climat aussi ont vite raison des grâces indiscutables qu'elles possèdent dans leur jeunesse. Elles restent cependant aussi ardentes au plaisir que soucieuses de la bonne tenue de leurs maisons.

Les mères ont l'habitude, non seulement de prolonger le plus longtemps possible l'allaitement de leurs nourrissons, mais encore de leur donner le sein presque toujours du même côté; ce qui détruit souvent l'harmonie de leur poitrine. Les enfants en bas âge sont portés par les nourrices, soit à cheval sur la hanche, soit à califourchon sur le dos. Dans ce dernier cas, la mère maintient l'enfant en l'enveloppant dans une écharpe dont les bouts viennent se nouer sur la poitrine maternelle. Dès qu'ils se tiennent debout, c'est un spectacle très amusant de les voir vaguer par les rues, tout nus, la tête rasée, le ventre énorme. Ils poussent ainsi sans entrave jusqu'à l'âge de six ou sept ans, rieurs, joueurs, gais et bruyants.

Plus commerçants qu'agriculteurs, particulièrement sur tout le cours du Mékong, c'est du trafic avec les montagnards et du produit de leur pêche que vivent généralement les Laotiens. Opium, benjoin, cardamone, laque rouge, peaux et matières tinctoriales transitent par le Laos; et lorsque par des dérochements et des travaux de balisage le cours du fleuve aura été amélioré, nous pourrons espérer drainer à notre profit, vers la Cochinchine et le Cambodge, cet important négoce dont une trop grande partie s'écoule encore de nos jours sur le Siam par le Mé-Nam. Et, en échange, quels débouchés pour nos marchandises européennes dont les populations indigènes se montrent de jour en jour plus avides!

Les Laotiens habitent des maisons de forme rectangulaire bâties sur pilotis. La charpente de ces maisons est en bois ou en gros bambous. Cependant, quand il peut s'en procurer, le Laotien donne la préférence au bois, et surtout à celui que les insectes n'attaquent pas. Sur des colonnes enfoncées d'environ 50 à 80 centimè-

tres dans le sol, repose une charpente assez bien faite, portant une couverture de feuilles de palmiers ou de tuiles de bambou. A un mètre ou deux au-dessus du sol, quelquefois moins haut dans les centres commerciaux, les colonnes supportent des traverses sur lesquelles vient poser le plancher, constitué le plus souvent par des



Chom Sé (Luang-Prabang).

bambous très rapprochés, sur lesquels repose une claie en bambous écrasés. On rencontre aussi des planchers en bois faits de planches larges, équarries à la hache, rarement débitées à la scie.

Les parois se composent de claies de bambous, ou de planches juxtaposées et munies de couvre-joints.

L'entrée de la maison est généralement sur le petit côté exposé à l'est. — Un escalier sans rampe conduit à une sorte de terrasse qui précède les appartements.

L'intérieur de la maison est divisé en plusieurs compartiments ou chambres dans lesquelles le mobilier est des plus sommaires : quelques minces matelas sur des nattes, quelques tabourets bas en bambou et rotin, des plateaux de même fabrication servant de table à manger, quelques coupes en argent, quelquefois un ou plusieurs petits coffres pour serrer les effets, les outils légers qui indiquent la profession du propriétaire, et c'est tout. — Sous la maison, le métier à tisser les étoffes, l'écurie, la basse-cour et l'étable. — A côté, édicule séparé, la cuisine, petit abri où se trouvent par terre le fourneau et quelques ustensiles ; enfin, le grenier à riz, élevé sur pilotis pour le mettre à l'abri des rongeurs.

Depuis quelques années, on remarque chez les commerçants aisés et chez les gens riches quelques meubles, des tables, des chaises, des tapis, on y voit même de la vaisselle, de la verrerie et divers autres objets d'importation européenne. Mais cela est l'exception.

Les maisons sont le plus souvent, sauf celles des chefs, d'assez petites dimensions. Elles varient entre six et douze mètres de long, sur quatre à six mètres de large. Parmi celles qui sont construites en bois, il en est qui ont une fort jolie apparence de chalets suisses, surtout dans les régions où le bois de teck sert presque exclusivement à faire la charpente et la menuiserie. Ces maisons n'ayant que des ouvertures rares et très petites, restent sombres à l'intérieur, surtout lorsqu'elles sont

entourées, ce qui est assez commun, d'une véranda au midi et à l'ouest. La toiture de ces vérandas descendant très bas, enlève le jour et la lumière qui pourraient pénétrer de ces deux côtés.

Autour de la maison, se trouve presque toujours un jardin-verger, clos d'une palissade en bambou qui l'isole du voisin.

Les Laotiens se laquent les dents en les frottant pendant plusieurs semaines avec le suc de certains arbres d'essence dure qu'ils obtiennent par combustion du bois et condensation de la fumée. Hommes et femmes chiquent le bétel. La chique se compose d'une feuille de bétel dans laquelle on place de la chaux, du tabac, une tranche de noix d'arec, et enfin l'écorce, ou de l'extrait de la racine de si-siet. Cette chique détermine une salivation abondante d'un rouge brique caractéristique; cette habitude rougirait les dents si elles n'étaient pas noircies par le laquage. Pour atténuer l'acuité du jus des chiques sur les tissus minces des lèvres, les femmes Laotiennes font usage d'une composition de cire fondue mélangée avec de la graisse de porc et parfumée.

Au Laos on fume le tabac sous forme de cigarettes de grande taille dont l'enveloppe est faite avec des feuilles de bananier séchées. Enfin, et surtout dans les pays où la contrebande sévit et où la drogue est assez bon marché, on fume un peu d'opium. Les effets de ce narcotique sont plus funestes chez cette race moins résistante et plus facilement déprimable que chez les Chinois leurs voisins.

La base de la nourriture est le riz gluant cuit à la vapeur d'eau, assaisonné de sel; on l'accompagne de poisson frais ou salé. Les condiments habituels sont le pa-deck et les œufs de pa-beuk. Le pa-deck, très en honneur dans le sud, est fait de poisson pilé et conservé dans le sel. Les œufs de pa-beuk, sorte de caviar, d'un rose éteint, ont un goût très prononcé de beurre d'anchois. Dans les villes



Poste du Haut Laos.

où se trouve un marché, et partout où il y a une fête, on mange aussi du bœuf, du cochon, de la volaille, du gibier et des herbes variées, — nous n'osons dire des légumes. Beaucoup, surtout les gens de race noble, s'abstiennent de manger du bœuf. On fait aussi des pâtisseries, des fruits confits, des crèmes de coco. Aucun Laotien, par contre, n'utilise le lait de chèvre ni celui de vache; les fromages, comme le beurre, sont inconnus. La cuisine se fait avec la graisse de porc. Comme boisson, de l'alcool de riz, mais dans les banquets ou fêtes seulement.



*Surveillants de la pêche
au pa-bench.*

La religion des Laotiens est le bouddhisme, et comme il n'y avait pas ici de brahmanes intéressés à rendre au Panthéon brahmanique sa suprématie, Bouddha conserve dans les pagodes sa place prépondérante, alors qu'à Ceylan ou au Népal, derniers centres bouddhistes des Indes, il l'a perdue et s'est trouvé noyé et confondu avec des dieux plus anciens d'origine brahmanique. La plupart des bouzes laotiens ignorent tout du dogme de la religion qu'ils servent en sourds et en aveugles. On en rencontre cependant de fort instruits, qui semblent avoir une idée assez nette de la doctrine qui pourrait se définir ainsi :

« La nature éternelle ayant subsisté de tout temps et formant l'essence de tout serait considérée comme un néant sans fond, comme un vide incommensurable. Quelquefois, cependant, par l'effet fatal du désir, ce vide prend une apparence. C'est de là que vient tout le mal, c'est de là que naît la douleur. — Toutes ces apparences qu'on appelle la vie, la maladie, la mort, la séparation d'avec ce que l'on aime, ce que l'on désire et que l'on n'obtient pas, sont autant de douleurs. Or, l'origine de toutes ces douleurs, c'est le désir. Supprimez le désir et, du coup, la douleur se trouve supprimée. — La voie à suivre est simple : anéantir tout désir, se détacher des choses de ce monde et essayer progressivement de s'élever à un état supérieur à travers toutes les vies successives que l'on est obligé de vivre sous des formes variées — et d'autant plus excellentes que tous les actes, toutes les paroles, toutes les pensées de la vie précédente auront été meilleures. Grâce à ces efforts, on passe successivement dans ses diverses incarnations, de l'état

d'homme à l'état de religieux, puis à celui de saint, enfin, à celui de Bouddha ou perfection, d'où on retombe dans l'abîme muet et calme, le néant, le repos éternel.

A côté de cet effort constant de la volonté pour s'élever, les bonnes actions que l'on accomplit tendent au même but, que ce soit des actions de fait, de parole, de pensée ou d'intention. Celui qui, au contraire, s'abandonne aux mauvaises actions et ne fait aucun effort pour s'élever, s'éloigne peu à peu de l'état rêvé de Bouddha et ses réincarnations successives se font en sens inverse, descendant dans le corps des bêtes plus ou moins malfaisantes ou méprisables. »

Mais ce sont là des spéculations auxquelles ne sauraient se hausser facilement les intelligences laotiennes. La religion bouddhique, telle qu'elle est pratiquée au Laos, n'exige que quelques signes extérieurs de déférence pour les bonzes et les lieux sacrés. Au milieu de cette population si douce, si foncièrement honnête, si paisible, si respectueuse de la liberté d'autrui et de l'autorité constituée, conséquences naturelles de la morale bouddhique, les bonzes semblent n'avoir aucun besoin de prêcher la morale à leurs ouailles, dans les mœurs desquelles elle est complètement ancrée. Aussi se contentent-ils de dire les prières, de sonner leurs cloches, de faire résonner leurs tams-tams, d'aller quêter, de recevoir les dons de leurs fidèles, le tout aux heures réglementaires et dans les formes rituelles.

Le Laotien est assez religieux; il va souvent à la pagode, nourrit et habille ses bonzes convenablement et fait souvent des cadeaux pour l'entretien ou l'embellissement du sanctuaire, mais tout se borne à des signes extérieurs de respect, et la doctrine, trop abstraite d'ailleurs, le laisse indifférent. Cependant il a conservé ou transformé en culte des esprits ou génies (Phis), les innombrables dieux du panthéon brahmanique dont était accompagné le bouddhisme lors de son importation au Laos.

Toutes les forces de la nature, tout ce qui est susceptible d'apporter un trouble dans la vie, tout mouvement ou phénomène que le Laotien ne peut s'expliquer, tout est personnifié par un génie ou esprit particulier, un Phi.

Le culte de ces Phis se manifeste par des dons ou des sacrifices afin d'obtenir leur bienveillance, leur neutralité ou leurs secours. Souvent, lorsque le Génie n'est pas redouté, on fait un marché avec lui, payable après livraison. Les Phis sont l'objet d'un culte très suivi et leurs prêtres laïques



*La pêche au pa-beuck; campement
d'un pêcheur.*

portent le titre de gardiens des génies. En dehors de ce culte qui n'est en somme que du polythéisme déguisé, les Laotiens sont sujets à des superstitions assez nombreuses : ainsi, une éclipse de lune vient-elle à se produire, les Laotiens s'imaginent que c'est un tigre qui essaie de la dévorer et, aussitôt, de se mettre à taper à tour de bras sur les tams-tams, à tirer des coups de fusil, à faire de toutes façons le plus de bruit possible pour effrayer le tigre et sauver l'astre nocturne.

Une croyance très répandue est qu'il existe des gens possédés du démon ou ayant le mauvais œil; on les appelle : Phi-pap. Quand, dans un village, une personne ou une famille est considérée comme telle par les autres habitants, elle est obligée de se déplacer et d'aller habiter dans un des villages composés exclusivement de Phi-paps!

La sirène, appelée Mguoc, est un des génies que les bateliers ou riverains des cours d'eau respectent ou craignent, suivant les cas.

Il n'est pas rare d'entendre pendant plusieurs jours et plusieurs nuits une musique endiablée et ininterrompue dans une maison laotienne : dans cette maison, il y a une personne gravement malade, tout ce bruit est destiné à effrayer ou à attendrir l'esprit qui est dans le corps du patient pour l'engager ou le forcer à l'abandonner, ce qui n'empêche pas le malade

de succomber généralement sous les flots de cette harmonie bien intentionnée, mais combien bruyante!



Pagode le Wat Sidaket.

Dans le Laos, les coutumes ne contraignent pas les inclinations naturelles quand il s'agit du mariage. Ce n'est qu'après un flirt assez long durant quelquefois un an ou deux, et après s'être assuré des dispositions des parents de la jeune fille, que le jeune homme décidé à se marier fait la demande officielle. A cet effet, il porte lui-même quelques petits présents d'usage. Un vieillard formule la demande, vante les qualités du postulant et assure que la jeune fille ne peut trouver un meilleur parti. La demande agréée, on discute la somme que le jeune homme devra verser à ses beaux-parents. Cette somme est variable suivant la situation sociale des deux

partis et leurs fortunes respectives. La beauté de la jeune fille entre aussi en considération.

Quelques jours après ces accords, un repas de fiançailles a lieu dans la maison de la fiancée. A ce repas sont invités parents et amis, et c'est au cours de ces agapes que l'on annonce le jour et l'heure auxquels sera célébré le mariage. Les bonzes ont été préalablement consultés pour faire tomber cette cérémonie un jour faste.

A l'heure et au jour indiqués, le fiancé, après avoir festoyé toute la matinée en nombreuse compagnie, se rend en cortège avec ses convives au domicile de l'épousée. Il remet à ses parents la somme convenue, mais quelquefois, surtout dans les familles notables, le père de la fiancée rend à son gendre une partie de la somme apportée. C'est là une marque de confiance très appréciée. La somme en question peut varier de trois à cent piastres, c'est-à-dire de 7 fr. 50 à 250 francs, suivant les lieux, la situation sociale ou les exigences des intéressés.

En même temps que l'argent et conformément aux habitudes particulières à chaque région, le fiancé apporte des bananes, des morceaux de canne à sucre, des poulets, du riz cuit, des condiments, des vêtements pour sa femme et des fleurs. On procède alors à la rédaction de l'acte de mariage : sur une feuille de papier, le Tasseig (chef de canton), à son défaut le chef de village ou les notables, inscrivent les noms des deux conjoints, ceux des parents, la somme versée par le fiancé, le détail des bijoux remis par lui à sa future et autres libéralités, s'il y a lieu. L'écrit reste entre les mains des parents de la femme. A cette signature de contrat succède un festin auquel assistent tous les témoins, parents et amis ainsi que les autorités.

A la fin du repas, on dresse au centre de la maison un petit autel sur lequel on place un plateau contenant un petit cochon, une poule, un coq, deux bols de riz cuit, deux œufs durs, deux petites jarres pleines d'alcool, une poignée de fils de coton et des bougies de cire. A Luang-Prabang, toutes les victuailles sont remplacées par des fleurs et des gâteaux, mais les fils de coton et les bougies de cire sont essentiels. Les parents ou amis qui veulent faire des cadeaux aux fiancés les déposent sur cet autel. — Le vieillard qui a fait la demande, ou un notable, se place devant l'autel et allume une des bougies; il prend les deux bols de riz, place un des œufs durs sur chaque bol et les remet aux deux époux qui doivent, chacun, manger riz et œuf à eux remis.

L'officiant récite les prières pour demander au ciel et aux esprits d'accorder aux nouveaux conjoints longue vie et prospérité, puis, prenant sur le plateau un fil de coton, il l'attache comme un bracelet au poignet gauche du mari, il en fait autant au poignet droit de la femme. Ces bracelets sont des porte-bonheur; dans certains pays on en met aux deux poignets de chacun des mariés. A la suite de cette cérémonie, on apporte un plateau avec des tasses pleines d'alcool et on les

place devant les mariés. Le fiancé dépose sur le plateau les bracelets qu'il offre à sa fiancée, celle-ci s'en pare immédiatement, tous deux boivent une gorgée d'alcool aux jarres nuptiales, et tous les assistants viennent y boire à leur tour.

Dans certaines régions, le mari établit sa demeure chez ses beaux-parents. Dans d'autres, le mari ayant un chez soi, au moment où il emmène sa femme, tout le monde suit. Les amies de la mariée prennent chacune un des objets composant sa literie : matelas, couverture, coussins, etc., pour les transporter au nouveau domicile. Ces objets sont neufs et ont été confectionnés par la mariée elle-même qui a mis tous ses soins à leur fabrication, heureuse de pouvoir faire admirer ses talents de brodeuse et de couturière. — Les amis du mari s'emparent chacun d'un instrument sonore, gong ou tam-tam, et c'est au milieu d'un vacarme étourdissant et d'une ébriété générale que le cortège arrive à la maison des nouveaux époux. Les chansons et les propos les plus salés sont alors de circonstance. Aussi la mariée s'empresse-t-elle de s'enfermer chez elle pour échapper aux souhaits de toute sorte dont on l'accable au milieu des rires de l'assistance. Le lendemain, la famille du marié tue un buffle ou un cochon et donne un repas, avant lequel se renouvelle la formalité des fils de coton. — Telle est la cérémonie dans sa forme classique, mais suivant les coutumes locales, certaines parties en sont quelquefois modifiées.

A Luang-Prabang, c'est la jeune fille qui traite directement avec le jeune homme la question financière et la question très importante des bijoux, et ce n'est que lorsqu'elle est en possession de ces deux valeurs, que le jeune homme fait, pour la forme, la demande officielle aux parents. Comme le fiancé élit généralement domicile chez les parents de sa femme après le mariage, aussitôt que le contrat a été signé et que la cérémonie des bracelets de coton a eu lieu au domicile de l'épousée, il conduit celle-ci chez ses parents à lui et là on recommence la cérémonie, en présence de la famille du marié. Pendant les trois jours qui suivent le mariage, le nouveau couple reçoit les visites de félicitations des amis et connaissances.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que tous les frais du mariage étant à la charge de l'homme, cela finit par constituer une dépense considérable pour un Laotien, surtout chez les habitants des villes qui doivent tout acheter. La somme donnée à la jeune fille ou à ses parents varie de 3 à 100 piastres, les bijoux, à Luang-Prabang surtout, coûtent souvent jusqu'à 400 piastres, les repas successifs offerts aux nombreux invités représentant une assez grosse dépense. Aussi n'est-il pas rare de voir des mariages coûter en tout 500 piastres, soit 1,250 francs de notre monnaie.

Pour un étranger, les prix sont généralement doublés. Les jeunes filles n'ont aucune aversion pour ce genre d'unions et volontiers même épousent des Européens. Mais, dans ce cas, la période de flirt est supprimée.

Les Laotiens brûlent leurs morts. Cependant, comme c'est là une cérémonie coûteuse, les gens pauvres procèdent à leur inhumation. Il n'y a pas de cimetière. Le corps du défunt est enveloppé d'une natte ou de bambous fortement serrés. Un bonze, accompagné de deux ou trois élèves bonzes, vient au domicile du défunt réciter les prières des morts; il tient un écran devant son visage pour empêcher son haleine de souiller le mort, qu'il ne doit pas regarder. Les prières récitées, chaque membre de la famille remet au bonze un bouquet avec des bougies de cire. Celui-ci conduit alors le corps à sa dernière demeure, comme dans la religion catholique, et récite sur la tombe qu'il a béni, les dernières prières. La tombe, qui n'a guère plus de 60 centimètres de profondeur est creusée, le plus souvent, sur la lisière de la forêt, à proximité du village. Le corps enseveli, on le recouvre, autant que possible avec des cailloux, pour lui éviter le contact immédiat et humide de la terre. Les tombes disparaissent bientôt sous une épaisse végétation et personne ne s'en occupe plus.

Avant notre arrivée au Laos, on avait la déplorable habitude de jeter au fleuve les cadavres, lorsque la mort avait pour cause des maladies considérées comme



Femmes laotiennes.

punitions divines : telles les maladies d'entrailles ou les suites de couches. Actuellement, par suite de la défense que nous avons faite, on simule l'abandon de ces corps à la rivière, puis on les enterre.

Les familles riches ou aisées brûlent leurs morts quelques jours, quelques semaines, quelquefois un an seulement après le décès, selon la richesse de la famille; les frais sont d'autant plus élevés que le délai est plus long.

Aussitôt que le décès est connu, les bonzes se rendent à la maison mortuaire et y récitent les litanies prescrites. Le

cadavre est exposé sur un lit de camp entouré de feuillages, de fleurs et de bou-

gies, roulé dans une pièce de cotonnade blanche. Cette exposition dure quatre ou cinq jours pendant lesquels les visites affluent, chacun apportant quelque chose, suivant ses moyens : fleurs, fruits, cire, riz, étoffes, viande de porc ou de buffle, alcool de riz, etc. Tous ces visiteurs, en habits clairs et parés, sont gais ; dès le soir même et les jours suivants ils sont hébergés et convenablement traités, au son de la musique, par les parents du défunt.

Cependant, des gens sont allés dans la forêt, y ont coupé un arbre bien sec et y ont creusé le cercueil. Il est généralement de forme trapézoïdale. Le cadavre est soigneusement lavé et l'on place dans sa bouche une offrande pour les génies (l'obole à Caron). Cette offrande est une lamelle d'argent roulé pour les pauvres, d'or pour les riches, et son poids va quelquefois jusqu'à 20 grammes. Le fond du cercueil est tapissé d'une épaisse couche de feuilles de tamarinier sur laquelle on place le corps. On fixe alors le couvercle dont les joints sont d'autant plus soigneusement lutés que la crémation sera reportée à une date plus éloignée, le mastic dont on se sert est composé de chaux, d'argile, d'albumine et de balle de riz. Le cercueil est, enfin, recouvert de plusieurs couches de papier et décoré avec du papier jaune pailleté d'or. — Certaines personnes vont alors enterrer ce cercueil dans la forêt où elles le laissent en terre jusqu'au jour de la crémation qui a lieu aussitôt que l'argent nécessaire a été recueilli.

Les plus fortunés font élever, soit dans la maison même, soit dans un endroit choisi pour cela et sous un pavillon spécial entouré lui-même d'une série de constructions annexes, un catafalque richement orné. La base sur laquelle le cercueil repose est un socle assez élevé, en bois sculpté et quelquefois doré. Au-dessus du cercueil s'élève un faitage très élégant et très léger, en bois sculpté ou en bambou recouvert et orné d'étoffes de coton de couleurs variées. Ce catafalque est entouré de fleurs, de feuillages, de bougies de cire et de bâtonnets d'encens. Les bonzes se remplacent autour de l'édifice mortuaire et récitent les prières des morts. — Dans une ouverture faite sur le couvercle, on adapte un long bambou percé de bout en bout qui traverse la toiture, forme cheminée et fait communiquer le cercueil avec l'air extérieur. Il s'élève assez haut pour entraîner au loin les mauvaises odeurs qui, de cette façon, n'incommodent personne. — Pendant tout le temps que durera cette exposition, les bonzes viendront chaque jour réciter les prières autour du catafalque ; toutes les nuits la famille du défunt fera les frais d'une fête commençant chaque jour vers quatre heures de l'après-midi pour durer jusqu'au lendemain matin. Ces fêtes journalières ont pour but d'égayer l'esprit du défunt : plus on est gai, plus l'esprit est content, — et l'on fait tous ses efforts pour le contenter !

Ces fêtes sont publiques et ouvertes à tous. Des repas sont continuellement servis aux survenants. Des jeux de toute sorte, des danses, un théâtre, des luttes

à main plate, des assauts de boxe et de sabre, des distributions de menue monnaie aux enfants, le tout abondamment arrosé d'alcool, permettent aux assistants, qui se renouvellent sans cesse, de se livrer à la joie et au plaisir sans bourse délier. Mais quelle dépense pour les héritiers! Aussi la crémation se fait-elle d'autant moins attendre que les héritiers sont moins généreux ou moins fortunés.

Lorsqu'on procéda, en 1896, à Luang-Prabang, à la crémation de l'ancien roi, il ne fallut pas moins de trois mois pour construire le catafalque sous lequel fut placé le bûcher, les annexes destinées aux bonzes venus de toutes les parties du royaume, et les logements des héritiers et des fonctionnaires venus pour assister à la cérémonie. On bâtit des cuisines, des magasins à vivres, un théâtre, etc. Ces constructions étaient groupées sur une superficie de quatre hectares environ....

Le jour de la crémation, le cercueil et son catafalque sont transportés à dos d'homme, et processionnellement, à l'endroit où s'élève le bûcher. Ce bûcher est le plus souvent composé de plusieurs mètres cubes de bois sec imprégné de résine ou de pétrole. On place cercueil et catafalque sur le bûcher en ayant soin d'enlever les ornements en métaux précieux ou en pierres de valeur. Les bonzes qui ont accompagné le convoi récitent des prières autour du cercueil, l'aspergent d'eau lustrale et se retirent à l'écart où ils continuent à prier, tandis que les parents, amis et successivement, tous les assistants, viennent apporter leur feu au bûcher, sous les formes les plus variées : bougies de cire allumées, torches de bambou, herbes sèches..... Dès que le bûcher commence à brûler, les assistants y jettent, comme chez nous la pelletée de terre dans la tombe, des brindilles de bois prises dans la forêt voisine.

Quand le mort est un personnage de marque, le feu est envoyé par le roi ou le représentant du pays protecteur. Lors de la crémation de l'ancien roi de Luang-Prabang, le résident supérieur mit le feu au bûcher au moyen d'une étincelle électrique dont le courant était, aux yeux des indigènes, envoyé directement de Saïgon.

Pendant la combustion, la fête bat son plein, et avec d'autant plus d'énergie, que la foule est plus considérable ce jour-là et qu'elle tient à jouir des dernières heures de liesse pour égayer la famille du mort. — Le bûcher consumé, tout le monde revient à la maison du défunt où des prières sont faites pour implorer la protection de l'Esprit du trépassé. Le lendemain, les parents viennent avec les



L'incinération au Laos. Le catafalque et son pavillon en bambou.

bonzes recueillir dans une marmite les ossements non calcinés. Cette marmite est le plus souvent enterrée à la pagode et une petite pyramide en maçonnerie élevée au-dessus. Les cendres sont ramassées avec soin. Pendant ce travail, ceux qui retrouvent l'or qu'on avait mis dans la bouche du décédé ou les bijoux avec lesquels on l'avait mis en bière en restent légitimes propriétaires : ce sont des porte-bonheur.

*
* *

L'une des distractions chères aux Laotiens du nord est la promenade au clair de lune. Pendant toute la durée de la lune on rencontre continuellement, dès la tombée du jour jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, un groupe de femmes et d'enfants qui déambule en chantant par les rues, et souvent suivi, à distance respectueuse, par un groupe d'hommes ou de jeunes gens. Dans chacun de ces groupes se trouve un poète ou une poétesse qui, sur un air immuable, récite des couplets d'une chanson connue, ou en improvise sur les gens qui passent, ou sur un événement du jour. Après chaque couplet, on reprend en chœur le refrain qui se compose de cris assez harmonieux, légèrement espacés, un peu traînés. Les premiers sons, graves et soutenus, sont suivis d'une modulation qui se termine brusquement sur une note brève et élevée. On se demande comment peuvent résister à cette gymnastique musicale les gosiers de femmes qui s'y livrent de cinq en cinq minutes pendant des heures, quelquefois durant des nuits entières sans qu'on remarque de fatigue dans les voix. Lorsqu'un groupe d'hommes suit un groupe de femmes, les solistes de chaque sexe chantent alternativement en se répondant. Les saillies et les reparties drôles sont accueillies par les rires et les accents d'une gaieté bruyante.

La musique instrumentale est en honneur au Laos. Les instruments, peu nombreux, sont d'origine malaise et chinoise. Le plus commun de ces instruments est une sorte de flûte de Pan de forme particulière trouée sur sa face extérieure. — Pour en jouer, le musicien porte l'embouchure à ses lèvres, les deux mains posées à plat, les doigts placés sur les trous maintiennent l'instrument dans une position à peu près verticale. Le musicien souffle, et faisant fonctionner ses doigts comme sur les trous d'une flûte, obtient des sons qui rappellent ceux de l'harmonium. Les plus petits de ces instruments mesurent de 40 à 50 centimètres de hauteur, il en est qui atteignent trois mètres.

Le flageolet, la petite flûte sans clef, le violon chinois à long manche monté sur unealebasse comme boîte d'harmonie, les cymbales, la grosse caisse, le goug, le tambourin, le xylophone, enfin le piano-gong sont les principaux instru-



*Jeune fille
de Luang-Prabang.*

ments. Ce dernier demande une description : sur une carcasse circulaire, affectant la forme d'un fer à cheval en deux galeries concentriques de 25 centimètres de hauteur et d'un mètre environ de diamètre extérieur, sont montés en couronne et à plat, comme les pierres d'un collier, seize petits gongs renflés en leur milieu, ayant chacun un son différent, formant une gamme irrégulière, du moins pour notre conception musicale. Pour jouer de cet instrument le musicien se place au centre, laissant derrière lui l'ouverture par laquelle il est entré dans le cercle. Il tient dans chaque main un frappeur ayant la forme d'un gros champignon plat dont le manche est en bois et la tête formée par une rondelle de peau d'éléphant. En frappant les gongs avec ces deux marteaux ou en les faisant glisser sur eux, le musicien arrive à exécuter certains airs locaux qui, pour être d'une sonorité un peu vive, n'en sont pas moins harmonieux à distance.

Par la réunion de ces divers instruments on constitue souvent des orchestres qui jouent avec un ensemble relatif. — Il n'existe aucun mode de notation, aucune écriture musicale. Le souvenir et la routine, seuls, guident les exécutants dont la mémoire est assez développée et la maîtrise de leurs instruments suffisante pour leur permettre de servir à leurs auditeurs un répertoire assez varié.



La main-d'œuvre salariée est presque introuvable au Laos. En dehors de quelques centres où les Européens ont créé un mouvement de travaux à peu près constant, il y a bien peu d'endroits, en ce pays, où des ouvriers trouveraient une occupation assez suivie pour leur permettre d'en vivre. Toutes les fois qu'un Laotien entreprend une œuvre pour l'exécution de laquelle le concours d'un certain nombre d'hommes lui est indispensable, il n'a qu'une ressource : demander à ses amis ou voisins de venir l'aider. Ne pouvant leur payer leurs bons offices en monnaie courante, — ce qu'ils n'accepteraient pas — il leur offre une fête à la fin du travail. Prenons comme exemple la mise en place, ou plutôt le montage d'une maison. Au bout d'un certain nombre de mois, ou d'années quelquefois, le Laotien est arrivé à réunir tous les matériaux nécessaires à la construction de la maison qu'il a l'intention d'élever. Il a, peu à peu, travaillé tous ses bois, préparé

ses assemblages, taillé toutes les pièces aux dimensions voulues. Tout est prêt : il ne reste plus qu'à planter les colonnes et monter chaque pièce à sa place. La coutume veut que le montage de la carcasse d'une maison (ordinaire bien entendu) soit terminé dans la journée même où le travail a été commencé. Il faut donc réunir une équipe nombreuse de travailleurs. Que fait alors notre Laotien ? Il mobilise toutes les jeunes filles de sa famille ou de son intimité, leur fait revêtir leurs plus beaux atours et les envoie, dans ce gracieux équipage, inviter non seulement tous les hommes qu'il juge susceptibles de pouvoir l'aider dans son entreprise, mais encore les femmes et leurs filles, à venir participer à une date déterminée, au montage de son immeuble.

La veille du jour indiqué, les hommes viennent pendant l'après-midi creuser les trous dans lesquels seront enterrés les pieds des colonnes de la future maison. Le soir de ce jour un repas réunit chez le propriétaire tous les terrassiers bénévoles. Le lendemain matin, dès l'aube, les hommes se mettent au travail avec une activité qui étonne, et procèdent très habilement au montage, au milieu d'un cercle de femmes et de jeunes filles. Les femmes mariées font la cuisine et, plusieurs fois dans le cours de la journée, servent aux travailleurs des repas délicats et substantiels. Pendant ce temps les jeunes filles préparent les légumes, les cigarettes et les chiques de bétel. Le soir, le travail étant terminé, tout le monde prend part à un grand repas soigneusement préparé, après lequel la fête commence.

Sur un côté du terrain, sous la lumière plus ou moins vive des lampes ou des torches, les jeunes filles s'alignent sur un rang, assises ou plutôt accroupies sur des nattes, dans leurs plus élégants costumes, des fleurs dans les cheveux et tous leurs bijoux au vent. Elles chiquent le bétel ou grignotent des friandises. L'orchestre, non loin de là, fait résonner l'air de ses sons les plus stridents, les jeunes gens viennent se placer en face des jeunes filles et leur chantent des lieds amoureux ; les cigarettes, les chiques et l'alcool circulent. Cependant les hommes sérieux et les femmes continuent à festoyer en arrosant copieusement d'alcool de riz les victuailles qu'ils absorbent. Tout le monde rit, cause et s'esbaudit. Au jour, cela dure encore et ne prend fin souvent qu'au soleil levant. C'est là ce qu'on appelle un « Mgan ».

Si la maison est un peu grande, la fête dure sans discontinuer plusieurs jours et plusieurs nuits, le tout, bien entendu, aux frais de l'amphitryon constructeur.

*
* *

L'orfèvrerie, le tissage des étoffes de soie et de coton et la fabrication des pirogues sont, avec la pêche et l'utilisation de ses produits, les quatre industries indigènes les plus importantes du Laos. Les bijoutiers orfèvres ou argentiers travaillent d'après des modèles qui leur ont été transmis par leurs devanciers et

qui semblent immuables. A côté de travaux assez fins et assez délicats, en repoussé ou en filigrane, la plupart des pièces qu'ils fabriquent aujourd'hui sont d'une exécution peu soignée, souvent même très négligée : petites coupes, nécessaires de chiqueur, étuis à cigarettes, pommes de cannes, statuettes en métal creux remplies d'argile, fourreaux et manches de poignards, petites boîtes, etc., tels sont, avec les bijoux, les objets de fabrication usuelle.

Le tissage des étoffes qui, partout ailleurs, est presque exclusivement limité aux besoins de chaque famille, prend à Luang-Prabang et à Vien-Tiane un caractère un peu plus industriel. Dans ces deux régions les femmes tissent, pour les vendre, des sampots, des jupes ou des écharpes, généralement en soie. Les fils, de nuances différentes sont tordus deux par deux, et les métiers ainsi approvisionnés donnent des tissus unis ou à reflets changeants, de couleurs variées, très solides, très appréciés, mais moins fins que ceux du Cambodge.

La fabrication des pirogues est répandue tout le long du Mékong, mais plus spécialement dans les biefs moyens et inférieurs. Les bois employés à cette construction sont des diptérocarpes, encore assez nombreux dans le pays. Ces arbres atteignent une grande hauteur et leurs troncs sont très droits. Pour faire les pirogues, on abat une pièce et on la creuse après avoir aminci les extrémités et leur avoir donné une forme légèrement recourbée. On écarte les bords de la cavité, pratiquée sur les deux tiers de la longueur, au moyen de traverses, et on expose cette cavité à la chaleur d'un feu de bois qui facilite l'écartement des parois. Lorsque cet écartement est arrivé au point voulu, on place des traverses et des armatures intérieures en bois qui maintiendront la forme de l'esquif. Ces pirogues ont une forme ovoïde très allongée. Certaines, d'une seule pièce, atteignent 20 ou 25 mètres de longueur sur une largeur, au milieu, de 1^m,50 à 1^m,60. Elles sont d'une solidité remarquable, calent très peu et portent souvent des poids considérables.

Quelques Laotiens du nord se livrent à la fabrication du papier. Ils utilisent, pour cette fabrication, l'écorce de l'arbre appelé le *kokla*, qui donne un papier jaune paille très souple et très résistant, mais très rugueux.



Femme lu
(Muong-Hou).



Femme lu.

Dans plusieurs régions, l'industrie du fer est pratiquée par les indigènes. Le minerai y est traité d'une façon primitive. On place dans un petit four une couche de charbon de bois, une couche de minerai légèrement concassé, puis une nouvelle couche de charbon et ainsi de suite jusqu'à ce que le four soit rempli. On allume, on laisse brûler, puis lorsque le feu est éteint, on démolit le four et on recueille un lingot de fer de 10 à 15 kilogrammes environ. Les forgerons s'en emparent et en font les différents outils dont nous avons déjà parlé. L'enclume est, le plus souvent un billot de bois très dur, quelquefois une véritable enclume en fer. Le soufflet des forgerons, fait de deux tubes de bambou, est très ingénieux.

De toutes les industries laotiennes, la pêche est incomparablement la plus importante. Les grands et les petits filets à mailles plus ou moins serrées, l'épervier, les palangres, les nasses, les lignes de fonds, ressemblent beaucoup aux mêmes engins employés en France. Le long des berges les Laotiens pratiquent des barrages en forme de V au fond desquels ils déposent des nasses. — Aux palangres sont souvent adaptés des avertisseurs, petites clochettes de bois rendues solidaires de l'engin de pêche au moyen d'une tige émergente. Dès que les poissons sont pris, les mouvements des palangres mettent les avertisseurs en branle.

Ailleurs, les pêcheurs disposent un hameçon à l'extrémité d'un fil attaché à un flotteur assez gros et très visible. Ils fabriquent un grand nombre de ces engins, les sèment à la surface du fleuve et les laissent dériver. Eux-mêmes, montés sur leurs pirogues, les suivent, les surveillent et, chaque fois qu'ils voient l'un des flotteurs s'enfoncer pour repaître, ils le relèvent, prennent le poisson, remettent un appât et replacent l'appareil.

Une pêche très importante est celle du pa-leum. Elle se pratique vers le milieu de la saison sèche et fournit aux habitants une chair très semblable à celle des thons. Ces gros poissons, qui pèsent souvent jusqu'à 100 kilogrammes, sont très appréciés des Laotiens. Aussitôt après la pêche du pa-leum a lieu la pêche du pa-beuk, poisson plus gros encore, qui mesure souvent 1^m,80 de longueur, et dont la chair ressemble à de la viande de veau. Mais les œufs de ces poissons sont surtout recherchés; les Laotiens du nord en font une sorte de caviar très estimé. La pêche des pa-beuk et des pa-leum est soumise, à Luang-Prabang, à un droit d'une piastre par animal capturé.

Au commencement de janvier, les aloses remontent le Mékong par bancs innombrables. On en capture des quantités considérables qui, pilées et salées, sont transformées en pa-deck, sorte de condiment d'un très haut goût. Poissons frais, salés, œufs de pa-beuk, ou sauce de pa-deck, sont consommés sur place et ne donnent pas lieu, pour l'instant, à un commerce d'exportation. Mais par la suite, quand les voies de communication auront augmenté la vitalité économi-

que du pays, cette industrie de la pêche sera appelée à prendre un grand développement.

Malgré la pénurie de main-d'œuvre, certaines industries pourraient être tentées avec succès par des Européens. D'abord, en utilisant des forces naturelles con-



La navigation fluviale en Indo-Chine.

sidérables, fournies par les chutes de Khone, une scierie mécanique pourrait débiter, à Khone même, les bois de charpente ou d'ébénisterie du bief moyen, qui peuvent y être amenés sans aucune difficulté. Ces bois pourraient être facilement transportés, une fois débités aux dimensions commerciales, soit au Cambodge, soit en Cochinchine, où il en est fait une grande consommation, soit même en Europe pour les bois de luxe.

Une distillerie d'alcool de riz pourrait également fonctionner avec succès dans le bief moyen où le riz gluant, riche en alcool, est très abondant et d'un prix très minime.

Une distillerie d'essences parfumées trouverait ici tous les éléments nécessaires pour produire très économiquement des parfums excessivement variés. La citronnelle pousse comme du chiendent dans tout le nord et la variété des plantes à parfum est infinie.

Le savon importé atteignant des prix trop élevés, les indigènes ne peuvent s'en servir. Mais une savonnerie installée au Laos, trouverait acheteurs pour ses produits, qui pourraient être fabriqués à très bon marché.

L'apiculture peut prendre un développement intéressant. La cire, très employée, se vend couramment de 2 à 3 francs le kilo, malgré son impureté. — L'élevage du ver à soie présente aussi un gros intérêt. — La culture du poivre, du caoutchouc, de la gomme-gutte et des arbres à résine, ainsi que celle du tabac semblent devoir fournir à l'activité européenne des éléments importants.

Tout un massif montagneux, entre la chaîne annamitique qui suit le littoral de la mer de Chine et la vallée du Mékong, est riche en gisements aurifères. Attapeu est à peu près le centre de cette région. Les travaux du docteur Harmand, en 1887, de M. Pelletier, en 1894, de M. Lazergues, en 1896, et enfin ceux de M. Marc Bel, ingénieur conseil de la Société des Mines d'Attapeu, ont contribué à nous faire connaître cette nouvelle source de richesse pour le Laos.

Il importe au plus haut point d'éviter ce qui est arrivé aux Boers du Transvaal qui ont séjourné pendant plus d'un siècle, sans s'en douter, sur un sol renfermant les richesses minérales si convoitées aujourd'hui. Mais les prospections et les reconnaissances sont extrêmement difficiles au Laos; aux difficultés du climat, vient s'ajouter le manque total de voies de communication, si bien que le moindre voyage y devient une véritable expédition.



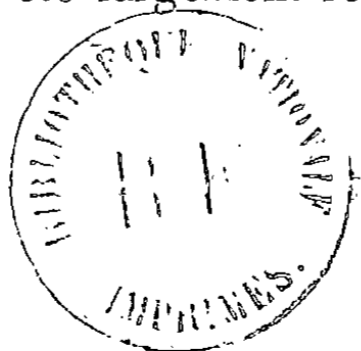
Garde indigène du Laos.

D'autre part, les capitaux français sont maintenant extrêmement timides en matière de mines et il est assez curieux de constater que ce sont les Saïgonnais qui ont réuni entre eux les capitaux nécessaires à la création de la première société industrielle de ce genre, la Société des Mines d'or d'Attapeu. Cette initiative leur fait le plus grand honneur et devrait tracer la voie aux capitaux de la métropole.

En dehors des gisements aurifères déjà mis en valeur ou qui vont l'être, beaucoup d'autres exploitations minières pourraient être fructueusement entreprises si l'on s'en rapporte aux prospections faites. D'ailleurs, les mines de toutes sortes abondent au Laos. Les unes sont l'objet d'une exploitation rudimentaire par les indigènes : antimoine, étain, salpêtre, fer, étain et sel gemme. Les autres paraissent peu importantes : charbon, soufre, alun, plomb argentifère. Beaucoup ne sont pas prospectées : cuivre, pierres précieuses, etc. Toutes sont insuffisamment connues, et cependant toutes les initiatives peuvent s'y donner libre carrière avec de grandes chances de succès.

Le Laos jouit de deux saisons bien tranchées : une saison sèche, pendant laquelle on ne compte que quelques orages très rares, du mois d'octobre au mois de mars, une saison des pluies pendant laquelle les averses sont presque journalières, d'avril aux premiers jours d'octobre. Mais il est indispensable, en fait de climat, de diviser le Laos français en deux zones bien distinctes, le Laos septentrional et le bas Laos.

Dans le bas Laos, les mois de novembre, décembre et janvier sont relativement agréables comme température; la terre qui n'est pas encore desséchée ne s'échauffe pas, ainsi qu'elle le fait plus tard, et les vents venant de nord-est conservent encore leur fraîcheur. Certains jours de décembre, le thermomètre descend à 17° ou 18°. La moyenne de ces trois mois est d'environ 25°. A partir du mois de février, la terre se dessèche et se dénude complètement; la plupart des arbres perdent leurs feuilles et la température augmente progressivement jusqu'en avril où la moyenne atteint 35°; le thermomètre dépasse souvent 40°, les nuits sont presque aussi chaudes que les journées : c'est la mauvaise saison, aussi bien pour les indigènes que pour les Européens. Les maladies auxquelles sont sujets ces derniers sont surtout les fièvres (peu d'accès pernicieux, cependant). Elles sévissent avec le plus de rigueur pendant la période des premières pluies, alors que les plus robustes même sont fatigués par trois ou quatre mois de chaleurs torrides. On constate très peu de dysenteries, malgré la réputation du pays. Autrefois la population était décimée par des épidémies de variole. Grâce à la vaccine, fort bien accueillie par les indigènes et qui a été largement répandue dans le pays, ces épidémies ont complètement disparu.





Le "Massic" traîné à bras d'hommes dans un passage impraticable à la navigation.

Dans le Laos septentrional l'hiver est marqué par une température assez basse, On constate facilement en décembre et janvier des températures minima de 6° ou 7°. La moyenne se maintient habituellement entre 10° et 12° de novembre à février. — Les mois d'avril et de mai, pour les mêmes raisons que dans le Laos méridional, sont terriblement chauds et la température s'élève à 35° et 40°. Les nuits sont presque aussi accablantes que les jours. La fumée des grands incendies de défrichement vient s'ajouter à la chaleur et rendre très désagréable le séjour de certaines régions. — En été, dès que les pluies ont commencé, la température, quoique se maintenant entre 25° et 30°, est très supportable. Les orages, toujours très violents, sont assez souvent accompagnés de cyclones qui font de grands ravages.

La partie nord du Laos, complètement montagneuse et boisée, est plus malsaine que le sud, les accès perniciox y sont plus fréquents. L'insalubrité de ces régions doit être attribuée, d'une part à l'accumulation considérable de débris végétaux qui, depuis des siècles, s'est faite dans ces forêts, d'autre part à l'humidité entretenue par la pluie, les brouillards et l'exubérance de la végétation. On est tantôt enveloppé de vapeurs chaudes, tantôt pénétré par une humidité froide.

Dans tout le Laos, sauf peut-être sur quelques plateaux élevés, l'acclimatement de l'Européen est impossible. Mais il peut y vivre en évitant les grosses fatigues de toute sorte, en suivant les prescriptions d'une hygiène sévère, en habitant des maisons assez confortables pour y être à l'abri des influences atmosphériques et en allant de temps à autre refaire sa santé dans un climat sain et tempéré.

L'administration française, en ce pays encore si imparfaitement connu et dont la mise en valeur ne peut se faire que progressivement, a dû s'inspirer de la plus stricte économie et réduire ses rouages au minimum de fonctionnaires compatible avec les exigences d'un territoire aussi vaste. A la tête de cette fraction de l'Indo-Chine se trouve placé un Résident supérieur qui exerce, avec des pouvoirs assez

étendus, l'autorité d'un gouverneur de colonie, sous les ordres directs du Gouverneur général. Le territoire lui-même a été divisé en 13 circonscriptions administratives, appelées commissariats, réunissant sous la surveillance et la direction du fonctionnaire placé à la tête de chaque commissariat un ou plusieurs des muongs ou groupements qui existaient dans le pays avant notre arrivée.

Le commissaire de Gouvernement cumule tous les emplois, toutes les fonctions : travaux publics, douanes et régies, perception des impôts, instruction publique, etc. Il est assisté d'un commis et d'un garde principal qui commande le détachement de gardes indigènes chargés d'assurer la police du territoire. Cette colonie du Laos est unique par le nombre invraisemblablement réduit de ses fonctionnaires.

Profitant de l'organisation politique indigène antérieur à notre prise de possession, nous avons utilisé les anciens rouages administratifs, en nous réservant le soin de conseiller, diriger et conduire les chefs indigènes que nous avons maintenus, ou remplacés par de plus dignes quand cela a paru nécessaire. Les abus ont été réprimés et l'esclavage, qui était la plaie du bas Laos, a été aboli.



Gouverneur de muong Hon Tai.

Tous les ans, les autorités indigènes dressent le rôle des impôts. L'impôt principal est la taxe personnelle qui a été maintenue au taux fixé avant nous par les coutumes et même, en certains points, diminué. Elle est de deux piastres (cinq francs) par tête pour les gens de race Tai et de une piastre (2 fr. 50) par tête pour les Khas. Dans les endroits où l'argent est rare, les contribuables ont le droit de se libérer en versant l'impôt en nature. Les gens de toute race doivent, en plus, fournir annuellement dix journées de prestations entièrement employées en travaux de routes.

L'administration indigène n'est pas payée, mais reçoit à titre de rémunération de ses peines le dixième de la valeur des impôts perçus par ses soins, ainsi qu'une partie du montant des amendes prononcées, selon les codes et coutumes en vigueur.

On remarquera que l'impôt foncier n'existe pas. Dans l'état actuel de la propriété, il était bien difficile, sinon impossible, de l'établir. Il

est remplacé par quelques taxes ou droits de sortie sur les produits du sol et des forêts. Ce régime fonctionne bien et donne des recettes croissantes d'année en année.

Les habitants du Laos sont, en grande majorité, de caractère fort pacifique. Ils éprouvent une horreur instinctive pour le service militaire, comme pour toute obligation qui tient les gens éloignés de chez eux et les soumet à une discipline quelconque. Aussi le séjour sous les drapeaux a-t-il été réduit au strict minimum pour assurer la police du territoire, la surveillance de la frontière du côté du Siam et de la Chine et, surtout, celle des tribus Khas encore indépendantes et des Lus, nos voisins du nord-ouest, dont les instincts pillards ont souvent besoin d'être réprimés.

Les forces militaires, sous la dénomination de « garde indigène du Laos », ne comprennent donc que des troupes de police fractionnées en détachements, commandées par des inspecteurs ou des gardes principaux, détachements entièrement aux ordres du commissaire du gouvernement. En tout, 25 inspecteurs ou gardes principaux, et 850 hommes dont 320 Annamites, recrutés en Annam et au Tonkin, et 530 Laotiens, presque tous volontaires.

La police particulière est exercée par les chefs indigènes responsables du bon ordre et de la sécurité de leurs territoires respectifs, sous la direction et avec l'appui de la force armée, quand cela est nécessaire.

Un Européen peut circuler sans escorte dans tout le pays.

La justice est rendue par les tribunaux indigènes. Les jugements sont examinés et approuvés, s'il y a lieu, par l'autorité française. Cependant, les faits qualifiés crimes par la loi française ne relèvent que du tribunal mixte, présidé par le commissaire du gouvernement, assisté d'assesseurs indigènes. Ce tribunal a son siège au chef-lieu du commissariat et se conforme aux lois locales en tant qu'elles ne sont pas contraires à nos idées humanitaires et à nos principes d'équité; il connaît également, en cas d'appel, des causes jugées en premier ressort par les tribunaux indigènes.

Il existe enfin un tribunal supérieur qui est présidé par le Résident supérieur, assisté d'assesseurs européens et indigènes. Il joue le rôle de cour d'appel par rapport aux tribunaux mixtes des commissariats et fixe la jurisprudence locale.

Les Asiatiques étrangers ne relèvent que des tribunaux mixtes. Les Européens relèvent des tribunaux français régulièrement constitués du Tonkin ou de la Cochinchine.

Des écoles primaires où les éléments de la langue française sont enseignés aux indigènes, fonctionnent à Luang-Prabang, à Vien-Tiane, à Khong et dans tous les commissariats. L'enseignement est donné par un interprète faisant fonction d'insti-



Femmes de Luang-Prabang.

tuteur. Les élèves les plus intelligents sont, dès qu'ils savent lire et écrire couramment, envoyés à Saïgon, au collège Chasseloup Laubat, où ils continuent à étudier pendant deux ou trois ans. On obtiendra ainsi un bon cadre d'interprètes pour l'administration et les entreprises particulières.

En résumé, l'administration française, très paternelle, poursuit en ce pays une œuvre de relèvement et de reconstitution. Elle a trouvé un pays

dépeuplé par les Siamois qui ont transporté en masse sur la rive droite du Mékong ou dans la vallée de la Ménam, tout ce qu'ils ont pu des habitants de la rive gauche, avec leurs troupeaux et leurs industries. Elle s'efforce, grâce au concours dévoué de nos consuls au Siam, de faire revenir sur nos territoires, les populations originaires de la rive gauche, d'y développer les cultures, d'y faire reconstituer les troupeaux, d'y mettre en valeur les richesses forestières et économiques. C'est là une œuvre toute pacifique, de longue haleine, qui est appelée à rendre à ce pays, dans un avenir prochain, une prospérité et une activité commerciales dignes de la fertilité de son sol et de ses richesses naturelles.

La population totale, éparpillée sur cette superficie de 265,000 kilomètres carrés, s'élève à 470,000 habitants environ, soit une moyenne de 2,7 habitants par kilomètre carré. Mais, grâce à la vaccine, la mortalité infantile que causait la variole a sensiblement diminué et l'on peut prévoir une augmentation rapide de la population. La sécurité, la justice et l'ordre, que nous avons su faire régner dans le pays, contribuent aussi à l'accroissement des familles en même temps qu'au bien-être des populations.

Les missionnaires qui tentent d'évangéliser les peuples du Laos, appartiennent tous aux missions étrangères de France. — Leurs efforts n'ont guère réussi à obtenir des conversions. Les indigènes, par leur caractère même, sont plutôt réfractaires à toute nouvelle religion qui les laisse indifférents, — sans hostilité toutefois, car ils sont très tolérants. Ils tiennent beaucoup à leur bouddhisme si bon enfant, qui convient trop bien à leur caractère et à leurs habitudes pour qu'ils veuillent l'abandonner. N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui en leur donnant leur morale, leurs lois, leurs usages et leur organisation les a faits ce qu'ils sont ? Aussi, répugnent-ils en masse à adopter une foi nouvelle qui ne s'adapte pas à leurs mœurs.

Bien que l'ensemble des convertis ne représente pas un chiffre supérieur à 3,000 individus, l'influence morale des missionnaires est considérable dans la région sud-est du Laos, habitée cependant par des peuplades d'un esprit plutôt belliqueux. Au point de vue religieux, ils procèdent avec la plus grande prudence, s'adressent de préférence aux jeunes, laissant les gens d'un certain âge à leurs superstitions indéracinables. Ces missionnaires s'efforcent d'inculquer à tous ceux qui les entourent, indistinctement, l'amour de l'ordre et du travail, ils les poussent à développer les cultures, à abandonner le système des incendies, qui déboise le pays et à faire des rizières de plaine plus productives. Leurs efforts semblent en cela avoir donné des résultats appréciables. Ils ont même tenté avec succès une plantation de café dans une de leurs chrétientés.

Après les dernières famines de l'Annam, les missionnaires avaient recueilli et organisé en trois villages, sur le plateau du Kon-Toum, 1,200 Annamites, catholiques ou non catholiques. Mais la mortalité est considérable parmi ces nouveaux venus et l'expérience ne semble pas, pour le moment du moins, devoir être heureuse.

Les Khas, au milieu desquels ils vivent, considèrent plutôt ces révérends Pères comme des fonctionnaires du Gouvernement protecteur que comme des apôtres d'une religion. Ces gens primitifs ne peuvent faire le départ entre l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle. Aussi, s'adressent-ils toujours à eux et c'est par leur intermédiaire que notre administration agit sur ces populations. Ce système, qui n'a offert jusqu'à présent que des avantages, ne sera probablement pas modifié avant longtemps, tant qu'il n'y aura, comme en ce moment, qu'à se louer du concours dévoué prêté par les missionnaires.

Ce qui manque le plus au Laos, ce sont les voies de communication. Le Mékong, fréquemment coupé de rapides aux tourbillons dangereux, de cataractes et de chutes infranchissables, ne peut assurer que des communications locales. A défaut d'autres voies, il est utilisé avec la plus grande habileté par les Messageries fluviales de Cochinchine. Un des directeurs de cette société, le lieutenant de vaisseau Simon, a réalisé l'admirable tour de force de remonter le Mékong depuis les chutes de Khone jusqu'à Luang-Prabang et même jusqu'à Tang-ho, limite extrême de la navigation, mais, s'il a pu faire remonter ses canonnières, il n'a pu les faire redescendre, tant sont dangereux les rapides de Khemmarat et le *La Grandière* reste immobilisé dans le bief supérieur (1).

(1) Picanon, *le Laos français*.

Il est aujourd'hui regardé comme impossible de compter sur le Mékong comme grande voie commerciale unique pour assurer des débouchés aux produits du Laos. Il faut donc envisager d'autres solutions, car cette question est primordiale. Il importe, en effet, d'étudier sans le moindre retard et sans rien négliger pour se documenter à fond, les voies de communication dont l'exécution sera possible et avantageuse à l'intérêt général. Il ne faut pas perdre un instant pour atteindre ce but, car il est nécessaire d'orienter les initiatives privées vers les points qui seront desservis, sous peine de voir ces initiatives se laisser guider seulement par leurs intérêts personnels et immédiats pour, ensuite, réclamer impérieusement qu'on les tire d'embarras par des voies de communication. Les choses se sont malheureusement passées ainsi dans toutes nos colonies et il serait sage, en Indo-Chine, d'essayer de prévoir, et ne pas mettre, une fois de plus, la charrue avant les bœufs.



Un poteau télégraphique naturel.

Dans cet ordre d'idées, et dans l'état actuel de nos connaissances, le bief supérieur paraît pouvoir être mis en communication avec le Tonkin, et de ce côté seulement trouver un exutoire pratique. — Le bief médian pourra, sans trop de difficultés, être mis en communication avec la mer de Chine, de Savanakek à Hué, par le col d'Ai-Lao. — Enfin le bief inférieur et la région minière d'Attopou paraissent devoir avoir Saïgon comme centre d'attraction et, si aucun obstacle insurmontable ne vient s'y opposer, la voie la plus naturelle serait une voie ferrée reliant Stung-Treng, par Kratié et Tay-Ninh, à Saïgon. Ceci envisagé comme éventualité encore très lointaine bien entendu, car longtemps encore le Mékong, malgré le long détour qu'il fait et les lenteurs de la navigation, pourra suffire aux besoins du pays.

La situation actuelle de notre possession laotienne peut se résumer ainsi :

Ce vaste territoire, dont une grande partie est facilement cultivable, n'est en ce moment mis en valeur que sur un tiers de sa superficie arable. La population y est très clairsemée. Les voies de communication et l'outillage économique en général, y sont encore dans la période de création. L'industrie n'a pas encore pris pied en ce pays. Ses richesses minières et forestières sont considérables, mais leur exploitation commence à peine à s'esquisser.

Ce n'est pas une colonie de peuplement, mais une colonie d'exploitation, nous entendons par là que, en raison du climat, la main-d'œuvre indigène seule peut y être employée, ou suppléée par la main-d'œuvre mécanique, sous la direction d'Européens. Ceux-ci ne pourraient en effet s'employer au Laos que comme con-

ducteurs de travaux, chefs d'exploitation ou d'atelier, mais non comme manœuvres ou ouvriers. Par contre, ils y trouveraient un emploi rémunérateur pour leurs capitaux dans de nombreuses entreprises ou industries. Quant à l'exploitation des produits naturels et au développement du commerce d'exportation, il y a là un vaste champ d'action offert aux colons.

Le commerce d'importation bénéficierait largement de tout progrès réalisé, car les facultés d'achat des indigènes croîtront en proportion des nouveaux débouchés offerts à leurs productions.

Le Laos peut et doit devenir un grenier à riz pour les pays circonvoisins, un grand producteur de coton, de laque, de benjoin, de cardamome, de bestiaux, de soie, de chevaux, en même temps qu'un exportateur de bois et de métaux. Il peut et doit devenir un consommateur naturel de tous nos produits européens, les peuples qui l'habitent ayant des tendances marquées à évoluer vers la civilisation européenne.

Son rôle économique n'est point d'envoyer exclusivement ses produits en France pour les échanger contre des produits français, ce qui ne serait que faire voyager l'argent national d'un point à un autre de notre domaine sans augmenter en somme l'ensemble de notre richesse. Le Laos doit tendre à exporter une grande partie de ses produits dans les pays voisins : Chine, Siam, Birmanie, pour faire entrer dans la colonie de l'argent étranger avec lequel les indigènes et les colons achèteraient en France les produits européens dont ils auraient besoin. C'est ainsi que s'augmenteraient à la fois la richesse de la colonie et celle de la métropole et que se justifieraient les sacrifices que notre nouvelle possession va nous demander certainement pour sa mise en valeur.

